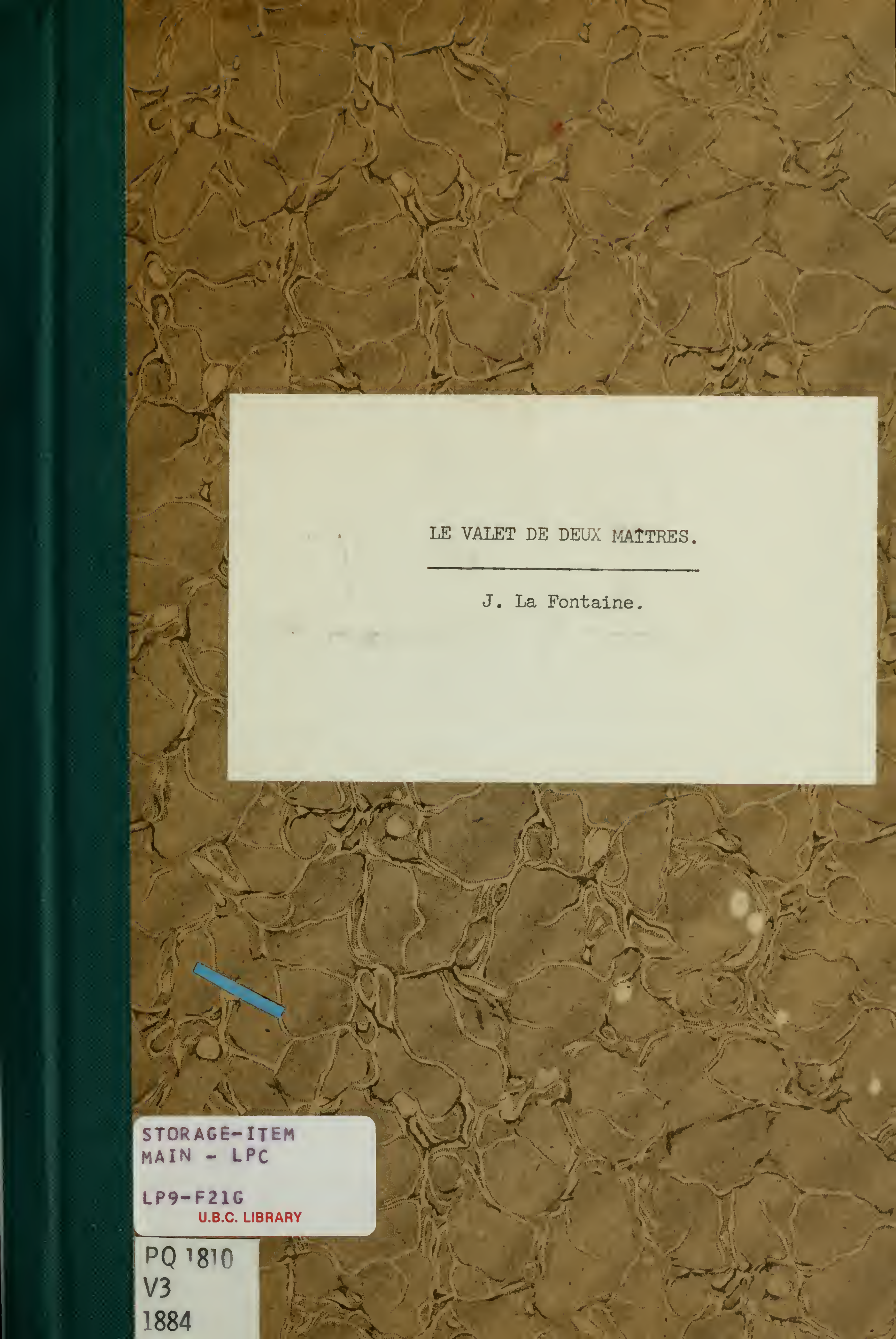

LE VALET DE DEUX MAÎTRES.
J. La Fontaine.

Hommage de l'auteur,

Brunet

LE VALET DE DEUX MAITRES

LE VALET

DE DEUX MAITRES

PRÉTENDUE COMÉDIE INÉDITE DE LA FONTAINE

Par BRUNOT

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1884

LE VALET DE DEUX MAITRES

PRÉTENDUE COMÉDIE INÉDITE DE LA FONTAINE

Cette pièce n'était connue jusqu'ici que par la notice qui lui est consacrée dans le catalogue des autographes de Gilbert de Pixérécourt avec lesquels elle fut vendue en 1840. Depuis lors ceux qui se sont occupés de La Fontaine l'avaient en vain recherchée et en dernier lieu un des plus savants éditeurs du poëte, M. Marty Laveaux se plaignait encore de n'en avoir pu trouver aucune trace.

Le manuscrit tant réclamé est aujourd'hui entre nos mains. Comment y est-il venu, peu importe au lecteur, l'ami qui nous l'a donné n'ayant pu nous dire de qui sa famille le tenait, ni à qui il avait appartenu depuis 1840. En tous cas ce manuscrit est incontestablement le même qui figurait au catalogue de la vente de Pixérécourt sous le n° 495, et il répond exactement à la description qui en est donnée.

C'est, comme le dit la notice, un in-folio de 82 pages sur papier fort (1), qui porte collée à l'intérieur de la couverture

(1) Ce papier vient d'Auvergne. Nous avons nettement distingué ce mot dans le filigrane. Toutefois il nous a été impossible de déchiffrer complètement le nom du fabricant et de lire d'une façon assurée la date inscrite à droite du cartouche. C'est peut-être 1742, nous le croyons sans pouvoir en répondre, sinon nous n'aurions pas écrit cet article qui serait sans objet.

une note sur feuille indépendante, signée E. B. (Eric. Bernard) et ainsi conçue :

« Cette pièce m'a été donnée par M. le comte de St-Georges descendant en ligne directe de Lafontaine. Il m'a assuré qu'elle était de *Lafontaine*. Elle lui avait été remise par Mme la comtesse de St-Georges comme un monument authentique. A Chateau-Thierry le 2 janvier 1824. E. B. »

L'affirmation rapportée ici par Eric Bernard a sa valeur; celles qui suivent dans la notice, venues on ne sait d'où et fondées sur on ne sait quoi, n'en ont aucune. En effet d'après le catalogue, notre manuscrit passerait à Chateau-Thierry pour un autographe extrêmement précieux. Renseignements pris auprès des personnes les plus compétentes du pays, de celles qui par leur âge et la nature de leurs relations semblent avoir été plus particulièrement en mesure de recevoir et de conserver les traditions concernant La Fontaine, nulle n'en a jamais ouï parler. Cette légende, si elle a jamais existé, a disparu sans laisser aucun souvenir.

Les autres raisons que donne le même catalogue pour prouver l'authenticité de la pièce ne sont pas meilleures. « Le manuscrit, dit-il, porte avec lui-même la preuve irrécusable de son origine, l'écriture de quelques corrections est indubitablement de la main de La Fontaine. » Et il ajoute : « Il y a un critérium aussi sûr encore, c'est celui qui se fonde sur l'identité des formes de style observées dans les autres comédies de Lafontaine et qui se retrouve ici; c'est la même malice naïve et jusqu'à ses incorrections familières. Du reste l'élégance et la facilité du dialogue revèlent éminemment la main du grand maître. »

Assurément si les rapprochements étaient justes et fondés, l'argumentation serait concluante. Mais j'ai quelque raison de croire que celui qui a fait la comparaison des écritures et des styles, s'il l'a faite, n'y a pas apporté toute l'indépendance d'esprit et toute la clairvoyance désirables. Cet examen rapide suivi de ces conclusions si catégoriques me parait être moins l'œuvre d'un critique, que celle d'un libraire, peut-être d'un commissaire des ventes très préoccupé du succès de ses en-

chères, mais beaucoup moins de la vérité historique. C'était alors, ne l'oublions pas, le temps où l'on vendait par centaines à des amateurs naïfs des autographes apocryphes des personnages du Nouveau et de l'Ancien Testament; ces souvenirs doivent nous mettre en défiance. L'auteur du catalogue accorde lui-même que l'existence non connue jusqu'aujourd'hui d'une comédie en cinq actes et en vers de Lafontaine « n'est pas un fait littéraire qu'on doive accepter sans examen ». Aussi avant de conclure pour ou contre lui, avons-nous cru devoir analyser et étudier l'œuvre en détail.

I.

Orgon est un riche propriétaire de Passy qui jouirait tranquillement entre ses deux filles d'un bonheur sans nuages, n'était un maudit procès qu'il soutient depuis fort longtemps contre deux de ses anciens amis, Damon et Ariste. Tout espoir d'accommodement n'est du reste pas perdu, car les plaideurs étaient très intimes autrefois, et ils avaient projeté d'unir leurs familles ; or, pendant que les pères se querellaient sur des questions de limites, les enfants ont grandi, les mariages jadis projetés peuvent se conclure, et tout différend cesser de la sorte.

Orgon a déjà pensé à cette solution à l'amiable quand le hasard sert à merveille ses projets. Voici que précisément les fils de ses ennemis, le marquis Cléon et le chevalier Clitandre se sont rencontrés faisant route pour Versailles. Leur chaise verse juste en face du chateau d'Orgon, qui les fait entrer, et nos jeunes gens n'ont pas plus tôt vu Clarice et Céliante qu'ils s'éprennent de leur beauté, et sont résolus à tout essayer pour obtenir leur main.

Si à ce moment les étourdis s'étaient souvenus qu'il existait par le monde un certain Orgon qui avait dû devenir leur beau-père, et dont le nom, mêlé à tant de querelles, avait dû être

bien souvent prononcé devant eux; si de son côté l'hôte avait eu l'indiscrétion assez naturelle de demander le nom de ceux qu'il abritait sous son toit, la pièce était finie, ou plutôt il n'y avait pas de pièce : l'amour faisait ce que la cour de Caen n'avait pu faire, et la réconciliation s'opérait sans difficultés, par consentement mutuel. Le marquis et le chevalier promettaient au nom de leurs familles l'oubli des querelles passées, faisaient leur demande, les jeunes filles les appuyaient de leurs larmes, le père ravi accordait tout, et l'aventure se terminait par un double et prosaïque mariage.

Heureusement Orgon est trop occupé de ses procès pour songer à des inconnus qu'il a recueillis par caprice et dans un moment de compassion dont il se repent; les amoureux n'ont de pensées que pour les jeunes filles, si bien que dans les quelques heures qu'ils demeurent ensemble, tous ces personnages, quelque invraisemblable que cela puisse paraître, n'ont ni le désir ni le loisir de s'interroger et de se reconnaître.

Orgon, ce bourru un moment bienfaisant, prie les étrangers de continuer leur voyage, et les voilà mis à la porte du château, n'ayant plus d'autre ressource que l'intrigue pour parvenir jusqu'aux jeunes filles soigneusement enfermées et confiées à la garde d'un geôlier incorruptible.

N'étant point très inventifs, nos amoureux ne parviendraient certainement pas à leurs fins, sans l'aide d'un rusé coquin, nommé Frontin, le valet de deux maîtres dont il est question dans le titre, qui se trouve être à la fois le domestique du chevalier et du marquis, sans que ni l'un ni l'autre en sache rien, bien entendu, et les sert tous deux en les trompant.

Comment Frontin en est-il arrivé à se trouver dans cette situation étrange, l'auteur a compris qu'il fallait tout d'abord nous l'expliquer. Aussi dès la première scène, sous prétexte de se récréer, un peu, j'imagine, pour faire accepter du spectateur une donnée assez invraisemblable, le valet nous raconte son passé tout au long :

Rappelons-nous les faits... je suis seul en ces lieux,

Je veux pour m'amuser me conter mon histoire...
Chacun a son penchant, je suis né pour la gloire,
Et chez ses fauoris je cherchai de l'employ;
Cléon, braue officier, parut digne de moy,
Nous nous prenons tous deux... nous partons pour l'armee,
Nous y faisions deja jaser la rénommée
J'allois la fatiguer (1), quand son oncle, Damis
Sur le point d'expirer nous r'appelle a Paris (2).

Frontin, sur l'ordre de son maître, part donc en avant pour recueillir l'héritage ; mais voilà que Damis, une fois abandonné par les médecins, semble, pour narguer la Faculté, vouloir renaître à la vie. Le valet écrit pour demander des instructions et reçoit l'ordre d'attendre que son maître puisse venir le rejoindre. Il obéit ; seulement pour mettre à profit dans l'intervalle des talents peu communs, il s'engage au service de Clitandre sous le nom de Lépine. Or à peine cumule-t-il depuis quelques jours deux fonctions et deux gages qu'arrivent Cléon et Clitandre, revenant tous deux de Versailles, à la suite des aventures dont nous avons parlé. Tous deux veulent habiter Passy et envoient Frontin y chercher des logements Le drôle qui ignore encore les motifs vrais de ces déménagements simultanés, pense que ses maîtres auront éprouvé le désir de passer quelques jours aux eaux de Passy, alors célèbres, et n'y voit point de raison de s'alarmer. Toutefois il n'est pas sans comprendre que le voisinage, les rapprochements forcés entre baigneurs, peuvent faire naître entre ses maîtres des relations, peut-être une intimité qui serait fort dangereuse pour lui. Mais le péril est loin et incertain, tandis que le bénéfice est sûr, et dans ces conditions l'avarice l'emporte, comme souvent, sur la prudence, il reste.

Sa résolution n'est pas plus tôt prise que le chevalier survient, trop plein de son amour pour n'avoir point besoin d'un confident, et d'un mot il confesse tout à Frontin.

(1) Ms. fatiquer.
(2) Act. I, sc. 1. Comme nous aurons à parler de l'orthographe, nous conservons scrupuleusement celle du manuscrit.

L'amour, et non les eaux, m'amene en ce pays (1).

Et comme l'usage « en cette circonstance exige qu'un valet soit dans la confidence » il ajoute, sans se faire prier, le récit de tous les évènements que nous avons racontés, l'aventure de la chaise, le séjour chez Orgon, l'entrevue avec les jeunes filles et la suite, non sans entrecouper sa narration de quelques récriminations contre ce père brutal qui le tient à distance d'un objet tant aimé :

Pour estre admis chez luy, les soins sons superflus,
Et le maitre et les gens tous sons autant d'Argus.
Un vieux valet, dit-on, a seul sa confiance ;
Et surpasse son maitre encore en vigilence,
Du titre d'intandant il s'est fait décorer,
Et tous semblent s'unir pour me désesperer (2).

Frontin, lui, ne veut pas croire, sur la foi de cet amoureux impatient que tout soit perdu avant qu'on ait rien essayé. Il ne hait point les intrigues, et quand il apprend qu'il y a chez Orgon une soubrette avenante et jolie, il n'hésite pas à promettre à son maître un concours actif et efficace.

Seulement n'y aura-t-il point d'autres obstacles à surmonter ni d'autres dangers à courir? Ce jeune officier, compagnon de route de Clitandre, ne s'est pas déclaré. Ne serait-ce pas un rival? Peut-être ; car par un effet de cette même discrétion, dont ils ont déjà donné chez Orgon des preuves éclatantes, les deux jeunes gens ne se sont fait aucune confidence : le chevalier ne sait rien du marquis sinon qu'il se nomme Cléon.

C'est un véritable coup de théâtre. Voilà donc les deux maîtres de Frontin qui se sont rencontrés dans le même pays, dans la même chaise, peut-être dans un même amour. Le valet pâlit et se trouble devant ce danger qui se révèle subit et foudroyant. Tout à l'heure réjoui et confiant le voici morne et décontenancé. Un dramaturge un peu habile eût tiré parti

(1) Acte. I, sc. 2.
(2) Ib.

de cette surprise soudaine, il eût marqué fortement le contraste. Notre auteur comprend aussi, vaguement, qu'il y a là, comme on dit, une scène à faire, mais il ne sait comment la dégager :

LE CHEVALIER

Tu te trouble a ce nom, il semble t'effrayer,
Connoitrois tu Cléon?...

FRONTIN

Pour homme de courage
Je le connois au moin, et lorsque j'envisage
Le danger que l'on court d'estre son concurent
Des pieds jusqua la teste, oui, je tremble, appresent.
Mon congé, s'il vous plait...

LE CHEVALIER

Le peril me regarde.

FRONTIN

Je vois bien mieux que vous tout ce que je hazarde
Enfin j'aime mieux fuïr quand je manque de cœur
Que de risquer de faire une breche a l'honneur (1).

C'était bien. Que Frontin tînt bon quelques minutes dans ces sentiments de pusillanimité entêtée et le chevalier, ne comprenant pas les raisons secrètes de ses refus, imaginait quelque argumentation amusante, ordonnait, suppliait ; enfin les louis entraient en jeu, le valet tenté retirait et tendait à moitié la main, un marchandage en règle avait lieu, un débat comique s'engageait, d'autant plus plaisant que le maître priait et payait pour être dupé. Mais on allait rire, l'auteur s'est bien gardé de poursuivre. La scène à ce moment tourne court.

FRONTIN (*regardant et comptant les louïs*).
Dans mon cœur le courage succede,
Je le sens s'auguementer par ce charme diuin,
Je vais brauer l'Argus, les riuaux, le destin (2).

Ainsi point de progrès dans la séduction, ni de degrés dans

(1) Act. I, sc. 2.
(2) Ib.

la résistance : d'un côté une victoire sans effort, de l'autre une chute sans hésitation. Il était impossible d'imaginer quelque chose qui fût à la fois moins dramatique et moins naturel. Mais l'auteur ne se préoccupe point d'analyser les sentiments, ni de rester dans la vérité humaine, comme si son valet eût cessé d'être un homme en devenant un type ; il semble n'avoir d'autre but que de faire parler tant bien que mal ses personnages, ni d'autre souci que de construire sa pièce sur une base qu'il sent assez fragile.

Son héros raisonne, mais après et trop tard. C'est quand il a quitté le chevalier, que, son argent à la main, il se prend à monologuer et à réfléchir comme il aurait dû le faire tout à l'heure.

> Avec cet argent-la, ma foy, sy j'estois sage,
> Je quiterois Passy... je vois former l'orage
> Qui doit tomber sur moy..... (1)

Mais il se dit que l'amour des officiers passe vite. Sa position un moment difficile ne tardera pas à s'améliorer, et il s'obstine à la conserver.

Son début cependant paraît mal fait pour l'encourager, et après sa première rencontre avec Merlin il peut juger que l'affaire sera chaude et la place difficile à forcer. Le vieil intendant rôde autour du château, inspectant les issues, vérifiant les clôtures, de l'air d'un gardien en tournée.

> Ces fossés peu profonds... Ces fenestres sans grilles
> Allarmes ma prudence, et de moitie trop bas
> Ces murs pour les amants sons un nouvel appas (2).

A peine s'aperçoit-il que Frontin lui fait coup sur coup de profondes révérences, et il le repousse rudement :

FRONTIN.

> Vous voyez un garson plain de zelle pour vous,
> Et dont l'affection....

(1) Act. I, sc. 3.
(2) Act. I, sc. 4.

MERLIN.

Dou nous connoisons nous ?

FRONTIN.

Je n'ai point, il est vray, l'honneur de vous connoitre,
Mais votre air gracieux dans linstant a fait naitre...
Certaine simpathie... et qui fait dans les cœurs...

MERLIN.

Terminons, car je fuis tous les complimenteurs.
Que cherchez-vous icy ?

FRONTIN.

Je cherche un gentilhomme.

MERLIN.

Commend se nomme-il...

FRONTIN.

C'est Orgon qu'il ce nomme.

MERLIN.

A ce monsieur Orgon que voulez-vous ? eh bien...

FRONTIN.

A ce monsieur Orgon, — je veux... je ne veux rien (1).

Frontin imagine alors de prendre ce parvenu par la vanité :

Icy depuis longtems par tous j'entend loüer
De l'intendant dOrgon, le zelle, la prudence,
La sagesse, l'esprit, sur tous la vigilance;
Et je brule de voir ce portrait sans egal,
Et faire connoisance avec l'original.

Ces compliments aussi brusques qu'inattendus ne parviennent pas à attendrir Merlin et quand le valet juge le moment venu de lui sauter au cou, l'intendant se débarrasse assez brutalement de son étreinte :

Laissez-moy, seruiteur...
J'étouffe...

FRONTIN.

De vous voir quand aurai-je l'honneur ?

MERLIN.

Jamais.

(1) Acte I, sc. 4.

Mais notre intrigant n'entend pas se laisser éconduire de la sorte. Il était encore indécis, n'ayant pas de raison sérieuse pour garder entre ses deux maîtres une situation irrégulière, et qui ne pouvait se prolonger. Mais puisqu'on le chasse, il s'entêtera; heureux d'avoir deux intrigues à nouer, c'est-à-dire l'occasion d'une double vengeance, il continuera coûte que coûte à servir Clitandre et Cléon. Sa décision est prise, le prologue est fini, et la pièce peut commencer avec le second acte.

Elle ne commence pourtant point encore. L'auteur ne nous ayant pas présenté tous ses personnages, reprend son exposition où il l'a laissée, et, sans égard pour la vraisemblance, amène dans l'avenue extérieure du château les deux filles d'Orgon, Céliante et Clarice, qu'on nous disait tout à l'heure si bien gardées. Il est vrai qu'elles sont conduites dans cette escapade par leur suivante Marthon, mauvaise tête qui souffre pour elles du joug qu'on leur impose, et les excite à la révolte.

Ouï, je suis furieuse et vous le dit tout net,
De vous voir toutes deux deppendre d'un valet;
D'ussiez vous me chasser, je ne sçaurois me taire (1).

Les jeunes filles, soit déférence à la volonté de leur père, soit estime pour un homme qui remplit bien son devoir, se résignent plus volontiers, mais Marthon s'emporte et raconte qu'elle a eu la nuit un rêve délicieux, où elle a vu Monsieur Orgon revenant tout exprès pour chasser le valet maudit. Malheureusement ce rêve n'est qu'un rêve. Orgon est loin, absorbé par des chicanes éternelles : tout ce qu'on peut espérer c'est qu'il rapportera de son voyage quelque projet d'arrangement, la double promesse de mariage dont il parlait, qui assurerait au moins aux jeunes filles une émancipation prochaine et définitive. Mais cette perspective d'une liberté achetée au prix d'un mariage d'intérêt et de raison trouve

(1) Act. II, sc. 1.

Clarice, et Céliante surtout, assez peu enthousiaste. Alors la suivante, qui devine, en fine personne qu'elle est, la cause de ces répugnances soudaines, se met en devoir de combattre l'amour naissant des jeunes filles, et commence un sermon sur la vie pratique :

Sans amour aujourdhuy lon se met en menage
Il vien sy bon luy semble apres le mariage
On prend toujours l'epoux et je croy qu'on fait bien
Un mary tel qu'il soit vaux toujours mieux que rien (1).

La conversation en est là quand le chevalier et le marquis, qui, sans doute, étaient aux aguets, entrent chacun de leur côté. Après les remerciements obligés, un échange de compliments commence, les aveux allaient venir, quand Merlin apparait à son tour ; mais il est aperçu et signalé de loin, les amoureux s'esquivent, et il ne trouve plus à son arrivée que les trois femmes un peu décontenancées ; Céliante et Clarice rentrent au jardin continuer leur vie de recluses jusqu'au moment où l'auteur aura de nouveau besoin de les en faire sortir. Seule Marthon plus rebelle refuse de les suivre et d'obéir. Alors soupçonnant que cette résistance audacieuse et inaccoutumée n'est pas sans avoir quelque raison mystérieuse, l'intendant fait mine de se retirer, reste aux écoutes dans les environs, et ne tarde pas à constater qu'il a deviné juste, et qu'une intrigue se nouait autour de lui, sinon contre lui.

Le marquis n'a pu se résoudre à s'en aller sans retour ; il est resté dans le voisinage et dès qu'il voit Marthon seule, il accourt la supplier de s'entremettre en sa faveur. A peine commence-t-il le récit de ses maux que l'intendant survient une seconde fois. Marthon qui l'a aperçu dans sa cachette, veut au moins profiter de l'occasion pour regagner sa confiance ; elle prend des airs de duègne incorruptible et lui livre avec indignation le marquis désappointé.

(1) Act. II, sc. 1.

La scène qui s'ensuit devait être nécessairement fort embarrassante pour l'amoureux ainsi surpris et trahi. Il s'en tire en écoutant sans mot dire l'intendant triompher, et ne recouvre la parole que quand son lourd vainqueur est parti. Désormais il n'a plus de confiance qu'en son fidèle Frontin, et ne veut plus s'en remettre à d'autres qu'à lui.

Ce qui est plus étonnant, c'est qu'il l'aborde sans préambule et le charge de servir ses amours sans lui apprendre au préalable qu'il est amoureux. Les demi confidences du chevalier, ont, il est vrai, appris au valet que le marquis était de l'aventure de la chaise. Mais Cléon ignore absolument que ces conversations aient eu lieu. Comment donc peut-il supposer Frontin instruit de ses sentiments ?

L'auteur ne prend pas garde à ces incohérences. Il a compris qu'il était impossible de recommencer une scène d'aveux forcément semblable à celle qui a eu lieu au premier acte entre Frontin et le chevalier, mais il ne sait par quel artifice y échapper. Alors, sans se mettre en peine, il ajoute une invraisemblance à tant d'autres et suppose connus les faits qui ne le sont pas.

Puis pour éviter les redites, il renverse les rôles, et parvient ainsi à introduire quelques différences entre cette scène et celle du premier acte : elles demeurent analogues, elles ne sont plus absolument pareilles. Frontin cette fois n'est plus le confident qui écoute, c'est le conseiller qui gourmande ; tout-à-l'heure on lui montrait les obstacles, c'est lui maintenant qui les énumère, et qui sur un ton moitié dramatique, moitié bouffon, nous fait un portrait burlesque d'Orgon, semé de plaisanteries aussi fades que grossières, dont son maître a la bonté de rire, on se demande pourquoi, car elles paraissent niaises et déplacées même dans la bouche d'un valet, j'entends d'un valet de comédie qui par profession est tenu d'avoir de l'esprit. Après la peinture du maître, Frontin allait entamer celle de l'intendant, quand le marquis peu ému de tout ce bavardage, l'arrête à temps et lui propose d'aller porter une lettre de sa part au château. Le valet se récrie, comme on pense, mais Cléon aussi

bien que Clitandre a pour convaincre des arguments irrésistibles, et dès qu'il tire sa bourse de sa poche, il est assuré du succès. Frontin se rend comme la première fois, et aussi vite : *primo ne medium discrepet* : on sent que l'auteur a fait un effort pour atteindre à la variété et échauffer un peu sa verve, mais il n'a réussi qu'à charger les traits et à forcer le style :

Le Marquis.

Te voila... Qui t'a fait me quiter brusquement?

Frontin.

Monsieur, c'est qu'il m'a prit un étourdisement.
Comme je vous suiuois, j'en suis remis à peine
Et je crain que ce mal encor ne me réprene
(*A part*). Sy l'intendant reuien...

Le Marquis.

Ce n'est q'une vapeur
Qui se dissipera....

Frontin.

Vous me faites honneur.
Ce n'est pas dun valet, Monsieur, la maladie,
Non plus que la langueur, le degout, l'insomnie,
Anfans de la bondance et de l'oisiueté.
Votre amour seulement peut nuïre a ma santé,
Il faut vous en guerir (1).

Le Marquis.

Est-il en ma puisance?
Oui, mon ardeur s'acroit en perdant l'esperance.

Frontin.

Tans pis, car en ce cas vous pouvez vous flater
De la voir pour long tems encore s'auguementer.
Les obstacles qu'Orgon opposent a votre flame,
De votre individu ne laisseron que l'âme,
Et le corps deseiché par faute d'alliment
Ne fera plus de vous q'un squélette embulant.
Vous avez cru d'Orgon me faire la pinture,
Vous ne l'avez pas même ebauchez, je vous jure,
(*A part*). Exagerons un peu pour orner le portrait

(1) Manuscrit : querir.

Et pour le detourner de suivre son projet.
(*Haut*), Moy, j'en suis effrayé.

LE MARQUIS.

Sy mon sort t'intéresse...

FRONTIN.

Mais comment penetrer dans cette forteresse?
Pour s'ouvrir un passage il faudroit du canon,
Un regiment d'Argus forment la garnison.
Orgon dans ce chateau tient captiues ses filles,
Et jusqu'a ses greniers a fait mettre des grilles,
De peur que les amans, transformés en oisseaux.
N'y penetrent ; sur luy l'on tien milles propos
On raconte q'un jour, dans un passage sombre,
D'un coup de pistolet Orgon tua son ombre.

LE MARQUIS.

Je ris de ton erreur et vais des cet instant
Trouver Orgon....

FRONTIN, *arrêtant le marquis.*

Monsieur, attendez un momment
Vous allez donc a Caen, ou, pour certaine affaire
Orgon est a present.... Le sort toujours contraire
A fait cet homme double ; absent de sa maison,
Chez luy vous retrouvez encor un autre Orgon,
Un démon vigilant toujours en sentinelle,
Dont le sombre regard vous suit et vous harcelle.

LE MARQUIS.

Cet homme dont tu parle est, je croy, l'intendant.
C'est un ours en effet.

FRONTIN.

Oui, c'est luy justement.
Puisque vous connoisez, Monsieur, le personage,
C'est perdre notre tems d'en parler dauantage.

LE MARQUIS.

Quel est l'état cruel ou ton discours me met.
Ecoute moy, Frontin... je médite un projet.
Sy j'instruisois, car j'ay cette resource encore,
Par un tendre billet la beauté que j'adore
Des feux....

FRONTIN.

C'est bien penser, mais qui le remetra ?

LE MARQUIS.

Toy....

FRONTIN.

Moy....

LE MARQUIS.

Qui veux-tu donc?...

FRONTIN.

Celuy qui vous plaira.

LE MARQUIS.

Cher Frontin.

FRONTIN.

Vains discours.

LE MARQUIS.

Rend toy,

FRONTIN.

Non.

LE MARQUIS, *lui donnant quelques louis.*

Sois sensible

FRONTIN, *prenant les louis.*

Oui, je sens que pour vous on feroit l'imposible,
Vous jettez dans le cœur un interet si vif,
Votre ton maintenant est sy persuasif,
Que j'ose tout tenter pour vous rendre seruice, etc.

Les deux interlocuteurs se sont à peine séparés qu'arrive le chevalier qui cherche son valet. Très-étonné de le rencontrer vêtu d'une autre livrée il demande avec colère une explication que Frontin très décontenancé ne trouve pas, quand tout d'un coup il imagine de conter qu'il a changé de costume avec La Brie, un prétendu domestique du marquis qu'il a rencontré allant porter à l'intendant une lettre qui doit lui donner entrée au château. Clitandre est ravi. D'abord il va glisser à Frontin désormais introduit dans la maison un billet qui a quelque chance d'arriver à son adresse, puis il espère bien que La Brie

bavardera. Aussi paie-t-il de bon cœur le déjeuner qui doit lui délier la langue.

C'est une première victoire. Désormais Frontin n'aura plus à changer d'habit en même temps que de maître. Mais ce succès va presque le compromettre, car Merlin qui est toujours aux aguets a vu l'audacieux coquin prendre l'argent de Clitandre, et il entre en scène :

Vous estes son valet....

FRONTIN.

Moy son valet, pourcoi?

MERLIN.

Pourquoy, je n'en scait rien, c'est qu'il vous plait de l'estre,
Par la meme raison Clitandre est votre maitre.

FRONTIN.

Clitandre ; quel est-il, je ne le connois pas.

MERLIN.

Dauoir pris son argent je vous blame en ce cas.

Mais cette fois le valet n'est pas pris sans vert. Il a son histoire toute prête. Clitandre l'ayant cru valet d'Orgon, a voulu le séduire et obtenir de lui qu'il remit à sa maîtresse un billet doux qu'il doit composer ; en récompense et comme acompte il lui a donné un louis ; Frontin l'a pris, mais pour Merlin et veut le lui remettre. Merlin refuse, très touché.

FRONTIN.

Prenez.... il est a vous....

MERLIN.

Non.

FRONTIN.

Je dois vous le rendre.
C'est au valet d'Orgon que l'a donné Clitandre,
Et je ne le suis pas....

MERLIN.

Gardez-le, mon anfant,
Vous le croyez a moy, je vous en fait present.

L'intendant se laisse prendre à cette comédie ; quand Frontin pour clore le débat, propose une transaction, gagné par cette honnêteté scrupuleuse, Merlin accepte d'aller avec lui manger l'argent au cabaret, et rendez-vous est pris pour déjeuner.

Mais ce n'est pas sur l'intérieur d'un cabaret que se lève la toile au troisième acte. Merlin seul a quitté le château, confiant les jeunes filles à la garde de Marthon, qui fait immédiatement évader ses prisonnières dans l'espoir de leur ménager sans doute quelque rencontre imprévue et agréable. En attendant pour aider le hasard autant qu'elle le peut et rendre service à ce pauvre marquis qu'elle a été obligée de trahir un moment, elle apprend à ses maîtresses que Cléon brûle pour l'une d'entre elles, sans pouvoir préciser à laquelle s'adressaient ses déclarations. Frontin va probablement apporter le supplément d'informations nécessaire, car le voici qui arrive, profitant de l'absence de l'intendant. En deux mots il s'assure de la complaisance de Marthon, et fouille déjà ses poches pour en tirer des billets qui diront plus que toutes les paroles.

A ce moment on peut croire que la première partie de la pièce va finir. Frontin a joué Clitandre, il a trompé Merlin, il est vainqueur. Mais s'il triomphait si vite, comment remplir le troisième acte? Aussi l'auteur ne le tient pas quitte à si peu de frais.

Voilà Merlin qui rentre, fatigué d'attendre devant une table vide un convive qui n'arrivait pas. En le trouvant là, il sent renaître ses soupçons.

Venez-vous de Clitandre apporter le poulet?

Le valet n'hésite point : S'il est dans cette avenue, c'est qu'il a cherché dans la maison d'Orgon un asile où il fût à l'abri des fureurs de Clitandre indigné de sa trahison.

Il m'attendoit chez luy pour prendre son billet,
J'allois tout en reuant vous joindre au cabaret,
Clitandre m'appercoit. La fureur le transporte.
Il vien fondre sur moy, j'entrevoit votre porte,
J'y frappe, on ouvre, il fuit, enfin, sans le secours
De cette fille la, c'étoit fait de mes jours (1).

(1) Act. III, sc. 4.

Ce mensonge fait suite au précédent, et ainsi préparé, il est trop vraisemblable pour ne pas tromper Merlin, le plus myope des Argus. Seulement il n'y a si fin trompeur qui ne finisse par être pris à son propre piège, et Frontin n'échappe à ce premier danger que pour tomber dans un autre plus redoutable auquel son ami l'intendant va l'exposer sans le savoir. En effet apercevant le chevalier qui cherche son valet, Merlin s'imagine que Clitandre continue la poursuite dont on vient de lui raconter les péripéties ; alors prenant des airs fins il lui annonce en se moquant que le serviteur infidèle est en fuite sur la route de Paris. Le chevalier croit à un quiproquo :

.... Vous pouriez vous méprendre.

....

MERLIN.

Je ne me meprend pas.
A la fille d'Orgon vous trouvez des appas,
Et de plus vous cherchez à luy faire remettre
Par quelq'un que je scait, dans ce jour, une lettre (1).

Le doute n'est plus permis, « Lepine avec cet homme étoit d'inteligence » ; et, entrant en fureur, le chevalier est sur le point de faire ce qu'on l'accusait d'avoir fait tout à l'heure. L'épée à la main, il court à la rencontre de Frontin, et ne suspend sa colère que pour obtenir l'aveu du coupable.

Le valet, troublé semble-t-il, par la peur, a perdu sa présence d'esprit ordinaire, et intimidé par les regards menaçants de son maître naguère si naïf et si doux, il s'imagine que son double jeu est découvert. Il n'a plus qu'à mériter l'indulgence en avouant tout, et, l'oreille basse, il commence sa confession :

Oui, je suis, je l'auoüe, indigne de pardon,
D'auoir trompé quelq'un si genereux, sy bon,
L'honneur d'estre chez vous auroit du me sufire,
Mais l'interet, Monsieur, est venu me seduire.

(1) Act. III, sc. 5.

LE CHEVALIER.

En me sacrifiant à tes vils interets
Croit-tu diminuer l'horreur de tes forfaits?
Tout autre à cet aueu t'arracheroit la vie.

FRONTIN.

Mes remords vont bientot contenter votre envie.
Oui, c'est un procedé trop hardy que le mien
Mais j'esperois, Monsieur, que vous n'en s'auriez rien.

LE CHEVALIER.

Que je n'en scaurois rien, par cette raison, traitre
Est-tu justifier d'auoir trahis ton maitre?

FRONTIN.

Je n'ay trahis personne, et pour en seruir deux
Ai-je manqué de zele a bien seruir vos feux?

LE CHEVALIER.

Je crois qu'il perd l'esprit... parpure bonte d'ame
Vous veray que le fourbe a deseruis ma flame.
A l'intandant d'Orgon il apprend mon projet,
Et le desin formé pour rendre mon billet.
Il me peint un brutal, dont la fureur extreme....

FRONTIN.

(*A part.*) Qu'elle étoit mon erreur, je me perdois moi-même (1).

Et vite il se rattrape, d'autant plus facilement que le chevalier n'a rien compris à ces aveux incohérents :

Il faut que vous scachiez que l'intendant d'Orgon
Nous a surpris tantot aupres de sa maison,
Et l'acte genereux qu'alors il vous vit faire
M'ayant rendu suspect, il deuint nécesaire
N'en étant point connu pour un de vos valets,
Qu'il me crü confident de vos desins secrets.
J'ay paru vous trahir par une confidence
Qui de cet homme la me vaux la confiance,
Et pour mieux m'etablir aupres de ce brutal,
J'ay düs meme de vous dire beaucou de mal,

(1) Act. III. sc. 7.

Je l'ay gagné par la, mais a present je tremble
Que ce maudit argus ne nous retrouve ensemble,
Je vous laisse, et je vole à des perils nouveaux. (1)

Toute cette explication n'est pas très claire, mais le maître aveugle n'en demande pas plus. Il compte sur Frontin, et voudrait encore avoir l'appui de Marthon. Or, au moment même ou il désire la voir, elle apparaît comme par enchantement dans cette avenue où décidément on passe beaucoup. En quelques mots il implore son concours et lui laisse un brillant qu'elle garde moins par vénalité que par coquetterie.

Cette bague a sans doute un secret talismant,
Ou le charme est commun à toute son espece.
Je sens de ce pouvoir la force enchanteresse,
Et ne m'etonne plus qu'un eclat seducteur
Eblouisant nos yeux egare notre cœur (2).

Au IVe acte, Clarice et Céliante commencent à avoir un rôle véritable et à sortir de leur effacement. Tout à l'heure, c'était encore deux petites filles résignées et sans volonté, parce qu'elles étaient sans désirs. Désormais elles commencent à estimer un peu plus haut la liberté, parce qu'elles en auraient besoin pour suivre à leur aise une aventure qui pique leur curiosité et où leur cœur même s'intéresse. Aussi le joug qu'elles portaient allègrement leur paraît lourd maintenant, et elles sont résolues, non point seulement à protester, mais à se défendre contre l'autorité de ce lourdaud qui n'est en somme que leur valet. Céliante paraît la plus décidée.

Pour moy, je romps mes fers et de plus je le brave (3).

Elle eût voulu tout au moins être informée du choix de Cléon et de Clitandre. Sa sœur, moins franche d'abord, finit par avouer, elle aussi, qu'elle écoutait le messager avec un intérêt extrême :

(1) Act. III. sc. 7.
(2) Act. III. sc. 8.
(3) Act. IV, sc. 1.

CÉLIANTE

Aimeriez vous?...

CLARICE

Dispensez-moy, ma sœur,
De rougir à vos yeux du trouble de mon cœur (1).

Céliante ne saurait se contenter de cette demi-confidence. Elle a une crainte vague qu'un même amour ne fasse des deux sœurs deux rivales.

CÉLIANTE, *émüe*

Peut-on vous demander, sans indiscrétion,
Quel est l'objet aimé, de Clitandre ou Cléon?
à part. Je cherche à le sçauoir et je crain de l'apprendre (2).

Mais la timide Clarice s'en tire par une échappatoire :

D'un tel aueu, ma sœur, nous deuons nous deffendre,
Travaillons l'une et l'autre à combatre nos gouts,
Et laissons à mon pere à dispusser de nous (3).

Peut-être même est-elle sincère à ce moment. Elle n'a pas en effet encore renoncé à ses habitudes d'obéissance. Il faut que sa sœur l'y encourage et que Marthon l'y exhorte. Elles ont toutes deux commencé leurs remontrances quand entre un courrier. C'est Frontin, botté, un fouet à la main, la tête bandée d'un linge qui lui cache la moitié du visage, à peine reconnaissable. Ce déguisement n'était pas superflu, car Merlin arrive sur ses pas comme à l'acte précédent. Mais sa présence, pour indiscrète qu'elle est encore, n'empêche point la ruse du valet de réussir. Il tendait ses lettres à Marthon en lui disant :

De la part de Clitandre.

quand, apercevant l'intendant, il change de ton et ajoute « et d'Orgon ». Cela suffit, la suivante a compris, et après un mo-

(1) Act. IV, sc. 1.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

ment d'embarras et de silence général, elle présente à Merlin le nouveau venu :

Cet homme est... un courier,
Et que monsieur Orgon de Caen vien d'envoyer.
. . . .
L'esprit rempli de trouble et de (1) frayeurs mortelles,
Nous auons toutes trois, en voyant cet expres,
Craint que monsieur Orgon n'ut perdu son proces.
Votre presence icy, dans cette conjoncture,
En eu deconcerte bien d'autres, je vous jure (2).

Merlin, qui n'a plus de raisons de découvrir la fraude, puisque nous sommes au IV[e] acte, et qu'il faut que la pièce finisse, se paie de ces prétextes spécieux; il fait cependant le tour de Frontin et l'examine de près sans le reconnaître, grâce au bandeau qui lui couvre la tête. Le drôle, du reste, prend la précaution de parler normand, de façon à changer son accent en même temps que sa physionomie ; on ne lui découvre rien de suspect ; il peut donc remettre les lettres qu'il avait précipitamment cachées dans sa poche.

Alors commence une seconde comédie assez ingénieusement rattachée à la première. Frontin, encore troublé, malgré le succès de sa ruse, par la présence de Merlin, se fouille en toute hâte, et remet ses billets à l'aveuglette, si bien qu'il fait tenir à Clarice celui de Clitandre, à Céliante celui de Cléon. Les jeunes filles se retirent, et le messager reste seul avec la suivante et l'intendant.

Celui-ci ne veut pas laisser le courrier repartir sans lui donner quelque bonne nouvelle à porter au maître absent, qui lui prouve qu'on veille avec soin sur les siens ; il lui raconte les tentatives faites par des intrigants pour pénétrer dans sa maison, mais heureusement déjouées à force de clairvoyance et de zèle. L'entrevue pouvait être fort comique. Ces recommandations faites par Merlin au coquin qui vient de le tromper,

(1) Le *ms* a omis *de*.
(2) Act. IV, sc. 3.

devant Marthon, qui l'y a aidé, et cela au moment même où les jeunes filles sont occupées à lire les billets doux qu'on voulait intercepter, ces éloges qu'un vaniteux maladroit se décerne si mal à propos, tout cela devait être fort plaisant. La situation était bien trouvée, la conversation s'engageait bien ; avec un peu d'esprit la scène était faite. L'auteur n'y a pas pris garde, à peine sur la voie il s'arrête. Merlin sort tout à coup sans qu'on sache pourquoi :

Dis bien à notre maitre, amy, qu'un zelle extrême,
Me fait veiller icy comme un autre luy-même,
Que j'ay seü preuenir gens qui voulois chez nous
Faire secrètement tenir des billets doux,
Que je continurai mes soins dans son absence,
Bien fin qui pouroit mettre en deffaut ma prudence.
. . . . , .
Cette fille est fort sage, et me seconde aussy,
Adieu... Je vais rentrer, restez tous deux icy (1).

Et Frontin, resté seul avec la suivante, révèle à Marthon, qui l'envie, le secret de son double jeu, que nous connaissons depuis si longtemps.

A ce moment rentrent Clarice et Céliante rapportant la réponse aux billets reçus, non pas triomphantes et joyeuses, comme on pourrait croire, mais rêveuses et dépitées. A peine se retrouvent-elles seules, que le chagrin les rendant indiscrètes, elles s'interrogent avec franchise :

CLARICE

....J'estois reseruée à l'eppreuve fatale
De rencontrer en vous ma sœur et ma riuale.
Cléon a scu me plaire, il vous offre son cœur,
Par ce cruel aueu jugez de ma douleur.

CÉLIANTE

Elle auguemente mes maux... Mais le destin vous vange,
Clitandre vous adore, et je l'aime...

(1) Acte IV, scène 4.

CLARICE

Qu'entens-je ?
Pourquoy quand tous s'accorde, age, fortune, etats,
Le penchant de nos cœurs ne s'accorde ils pas?

CÉLIANTE

Ma reponse au marquis ote toute esperance,
Puisse-je vous venger de son indifference.

CLARICE

Je marque au cheualier de ne me plus reuoir,
Et je sert votre amour, le mien, et le deuoir (1).

Merlin, qui survient, voudrait bien savoir ce que contiennent ces lettres qui font verser des larmes furtives ; mais sa curiosité est déçue et, réduit aux conjectures, il imagine qu'Orgon aura grondé ses filles hors de propos ; lorsque soudain quelqu'un paraît. C'est Orgon. Merlin est stupéfait :

Ce retour me surprend :
Nous n'auions pas compté de vous voir appresent,
Est-ce bien vous, Monsieur..., je concois le manege,
Pour nous prendre en deffaut vous nous tendiez un piege (2).

C'est au tour d'Orgon de s'étonner. Il ne comprend rien, comme bien l'on pense, à l'aventure du courrier, et il faut que Marthon arrive confirmer le récit de Merlin. Non-seulement les jeunes filles ont reçu des poulets, mais « qui plus est encore, elles ont répondu ». Heureusement leur innocence était trop au-dessus de pareilles entreprises, et elles ont fait à ces ouvertures l'accueil qu'elles méritaient.

... Des qu'elles ont vu que l'une et l'autre lettre
Etoient billets galands qu'on leur faisoit remettre,
Reuenant sur leurs pas vers cet agent d'amour,
Elles l'ont econduit sans espoir de retour.
Dans cette ocation, en voyant leur sagesse,
Vous en auriez pleuré de joye et de tendresse,
Ainssy que je l'ay fait moi-meme en ce momment (3).

(1) Act. IV, sc. 7.
(2) Act. IV, sc. 10.
(3) *Ib.*

Il semble presque que Marthon ait dit vrai, au moins en ce qui concerne Clarice. La réponse qu'elle a fait porter par Frontin au chevalier est très sèche et contient un congé en bonne forme. Le valet ne comprend rien à ce caprice féminin, et dans son étonnement il fait sur le caractère capricieux et fantasque de l'autre sexe des réflexions désobligeantes, lorsque paraît le marquis, très étonné de voir son domestique travesti. Mais Frontin a un moyen sûr de l'apaiser : il lui tend la lettre de Céliante, qui sans doute sera moins cruelle que sa sœur. Hélas ! Cléon est éconduit comme Clitandre. Il aura l'amitié de la jeune fille, sans plus.

N'accusez que le sort de mon indifference,
Il reigle nos penchants.
Quoy que mon cœur encor soit sans experience
Sur d'autres sentiments,
Je sens qu'il n'a pour vous, Monsieur, que de l'estime.
Au merite je dois ce tribut legitime,
Mais ne pouvant repondre à votre pasion,
N'attendez rien de plus de la fille d'Orgon (1).

Le marquis ne peut se faire illusion, « l'épître est laconique et claire ». Aussi, à la pensée que Clitandre est sans doute plus heureux, il se sent pris d'un vif dépit, et envoie Frontin aux nouvelles. En attendant, Marthon essaie de le consoler :

Le cheualier, Monsieur, dont vous estes jaloux,
N'est pas dans son amour plus fortuné que vous,
Vous enviez son sort, il souhaite le votre,
Et l'apparence ainsy vous trompe l'un et l'autre (2).

Ces quelques mots sibyllins ne suffisent pas, on le comprend, à calmer les colères de cet amoureux, et quand les deux hommes se rencontrent, une explication assez vive aurait lieu si Marthon n'était là qui oblige ces rivaux imaginaires à se contraindre. Elle a même trouvé un moyen qu'elle leur propose

(1) Act. V, sc. 2.
(2) Act. V, sc. 3.

de tout arranger, et il est aussi simple qu'indélicat; il consiste à faire un échange, car il est de bon goût de renoncer à ses préférences personnelles, et d'une sage prudence de n'aimer que qui vous aime :

La beauté, croyez-moy, qui seule doit nous plaire,
Est celle dont le cœur nous cherit, nous prefere ;
Autrement dans l'himen on cours certain danger
Qu'il est bon de préuoir auant de s'engager (1).

On pense si ces conseils de la raison pratique sont repoussés avec indignation. Les deux amants, à ces défaillances, préfèrent la mort. Cependant, avant d'en venir à cette extrémité, et d'abandonner à jamais toute espérance, ils voudraient voir les jeunes filles, essayer encore de plaider leur cause avec l'éloquence de la passion. Mais Orgon est de retour, une entrevue est impossible, si impossible qu'elle a lieu immédiatement.

Voici venir les deux jeunes filles; le marquis court à Clarice, le chevalier à Céliante, à cette vue Marthon se félicite de voir ses conseils maintenant suivis à la lettre, mais Céliante et Clarice sont également scandalisées de ce changement qu'elles prennent pour une manœuvre.

Clarice *au marquis.*

Votre discours s'addresse à quelque autre sans doute,
La surprise ou je suis fait que je vous écoute.

Céliante *au chevalier.*

L'aueu de votre ardeur a de quoy m'etonner
L'erreur ou je vous crois me fait vous pardonner (2).

Marthon a beau s'entremettre lourdement :

Pourquoy tous ses propos et ses tracasseries ?
Il faut à ses amis passer quelques manies,
Ses Messieurs à present parlent sincerement.

Les jeunes filles non seulement ne l'écoutent point, mais il

(1) Act. V, sc. 4.
(2) Acte V, sc. 5.

semble que l'indignation étouffe en elles leur amour. Ni le chevalier ni le marquis ne comprennent du reste rien à ces reproches d'inconstance, et tous deux protestent avec énergie de leur fidélité. A ce moment Clarice vient la première au secours de sa sœur et montre la lettre que lui a fait porter le chevalier. Céliante tire à son tour le billet du marquis.

Céliante *au chevalier.*

Vous n'appréendez pas que l'on ne vous demente?

Le Chevalier.

Je ne crain rien, Madame, en cet occasion.

Clarice.

Monsieur compte, je vois, sur ma discrétion,
Mais dans un pareil cas je ne puis m'en permettre.
Vous voudrez bien, je pense, avoüer cette lettre,
Je la tien d'un valet venant de votre part.

Le Chevalier *prenant la lettre.*

Cette lettre est de moy... Comment? par quel hazard
Madame, entre vos mains est-elle parvenüe?
Mon valet a commis sans doute une bevüe.
Elle etoit pour Madame.

Céliante *au marquis en lui présentant une lettre.*

Et le meme valet
De votre part, Monsieur, m'a remis ce billet
Le reconnoissez-vous?

Le Marquis.

Oui, je ne puis comprendre,
Qu'un valet inconnu soit venu vous le rendre.
J'écriuois à Madame.

Le malentendu paraît si évident que les jeunes filles consentent à se calmer et laissent même entendre aux soupirants que leurs vœux auront quelque chance d'être agréés s'ils parviennent à débrouiller le mystère. Pour cela il faut se mettre en quête des valets. Le chevalier a bientôt ramené Frontin et il commence son interrogatoire lorsque le marquis survient à son tour. Devant ces questions qui s'entrecroisent l'accusé est bien obligé d'avouer.

LE MARQUIS.

Sui-je ton maitre ou non ?

FRONTIN.

Voicy l'instant critique.

LE MARQUIS.

Eh bien ! veux-tu parler ?

FRONTIN.

Oui, vous l'estes.

LE CHEVALIER.

Et moy?

Et vous aussy, Monsieur.

LE MARQUIS.

Il perd l'esprit, je croi.

FRONTIN.

Vous me pardonnerez.

MARTHON.

C'est un point necessaire
Sy vous voulez, Messieurs, debroüiller ce mistere.

FRONTIN.

Je ne vous dirai rien icy que de certain,
Oui, Monsieur le marquis a pour valet Frontin,
Vous, Monsieur, il est vray que Lepine est le votre
Hé bien, Messieurs, en moy vous voyez l'un et l'autre.
Il se met à genoux. A vos pieds je l'auoüe avec confusion.

LE CHEVALIER.

Le respec seul m'arrette en cette occasion.

LE MARQUIS.

Ainsy tu nous jouois par milles et milles ruzes.

FRONTIN *toujours à genoux.*

Je vous faits a tous deux les plus humbles éxcuses.
Je suis née, je l'auoüe, actif, industrieux.
Le sejour de Paris me deuint ennuyeux.
Me trouvant sans employ... contraint a vous attendre,
Monsieur pour m'ocuper à bien voulu me prendre.

LE CHEVALIER.

J'ignorois qu'autre part vous fussiez engagé.

FRONTIN.

Mon cœur entre vous deux se trouvant partagé
Plus d'une fois, Mesieurs, j'ay mis dans la balance
Et pesé qui des deux auroit la preference.
Mais de chacun de vous la generosité
Tenant cette balance en meme egalité,
Mon esprit incertain... enchayné, quoy que libre,
Attendois en restant comme elle en equilibre
Que d'une ou d'autre part entrainé par le poids,
Le nombre des bienfaits détermina mon choix (1).

Marthon achève de gagner la cause plaidée avec ce cynisme spirituel, et il est convenu que Frontin restera au service du marquis. Reste à conclure. Orgon arrive pour cela à point nommé, et reçoit à brûle-pourpoint les deux demandes en mariage. Le père ainsi surpris commence par remercier, comme il le doit à l'usage, de l'honneur que lui font les prétendants, mais il refuse nettement de consentir :

Pour finir des procès qui trainait en longueurs
Et dont l'evenement pouvois estre fort triste
Je les donne aux anfans de Damon et d'Ariste.

Clarice et sa sœur sont déjà toutes déçues quand le dieu de l'amour et du hasard arrange tout.

LE MARQUIS *à Orgon.*

Pour des raisons, Monsieur, peut-on scauoir de vous
Des fils de vos amis qui doit estre l'epoux
(*en montrant Clarisse*) De Madame ?

ORGON.

Je puis vous rendre ce seruice.
C'est le fils de Damon qui s'unit à Clarice.

LE MARQUIS *avec viuacité.*

Tous mes vœux sons comblés comme fils de Damon
Je puis donc esperer d'estre gendre d'Orgon.

CLARICE.

Ai-je bien entendu ?

(1) Act. V, sc. 7.

LE CHEVALIER.

(*à part*) L'amour peut me séduire.
(*haut*) Ariste ayant deux fils, voudriez-vous me dire
Qui de ses fils, Monsieur, se trouve destiné
A vous appartenir — (*à part*) je tremble — (*haut*) est-ce l'ainé ?

ORGON.

Non. C'est le cheualier, l'autre à l'himen contraire,
Ne veut point s'engager et le cede à son frere.

LE CHEVALIER *avec transport.*

D'Ariste vous voyez le plus jeune des fils,
Mon sort deuien egal a celuy du marquis (1).

Il n'est pas jusqu'à Frontin dont la vertu ne soit récompensée. Quant il propose à Marthon d'unir leurs talents et leurs âmes, la suivante accepte et lui tend la main avec cette recommandation :

Oui. Ne t'avise pas de prendre aussy deux femmes (2).

Et le cinquième et dernier acte finit sur ce vers qui est peut-être un des plus amusants de la pièce.

II.

Nous voici donc enfin au terme de cette laborieuse analyse. Nous l'avons faite très longue à dessein, d'abord parce que la pièce est inédite, et qu'ensuite, pour être exacte, l'analyse devait donner quelque chose de l'impression de fatigue et d'ennui qu'on éprouve à suivre la comédie elle-même. A la représentation le spectateur s'y reconnaîtrait peut-être assez facilement. A la lecture au contraire on souffre de je ne sais quelle inquiétude à se trouver au milieu de ce dédale de situations qui se ressemblent toutes, parmi ces personnages qu'on ne distingue pas ; on relit deux fois les scènes, on répète deux fois les noms, pour ne pas perdre le fil conducteur.

(1) Act. V, sc. 8.
(2) *Ibid.*

C'est un peu, il faut le reconnaître, la faute du sujet. La donnée comportait une double comédie, celle que Frontin joue avec ses maîtres, celle qui se joue chez Orgon, que la main habile et exercée d'un praticien pouvait seule conduire à la fois. Or notre auteur n'est pas ce praticien ; c'est peut-être un débutant, en tout cas un téméraire. Il entreprend une pièce en cinq actes et il ignore de l'art les règles les plus essentielles comme les moyens les plus connus.

Dès la première scène, on a la mesure de son inexpérience quand on voit de quelle façon maladroite il s'y prend pour introduire son exposition. On se rappelle le monologue de Frontin :

Rappelons-nous les faits, je suis seul en ces lieux,
Je veux pour m'amuser me conter mon histoire.

Encore le procédé est-il déguisé ici tant bien que mal ; le personnage chargé de nous mettre au courant donne au moins un prétexte, bon ou mauvais, à son récit ; plus loin il ne prendra même plus cette peine. Merlin se présente sans détours au public :

Orgon par un employ, dont le titre me flate,
Montre un dicernement dont la sagesse éclate ;
Dans un etat obscur le merite avili
Sans l'éclat des grandeurs resteroit dans l'oubli.
De valet parvenu jusques a l'intandance
De ma fidelité j'obtien la recompence,
Et mes soins vigilans ont merites qu'Orgon
En partant, m'établi le chef de sa maison,
Et s'en remit a moy pour veiller sur ses filles... (1)

et ainsi de suite, le chevalier, Clarice, font tour à tour leur petit récit au spectateur.

Les conventions théâtrales, il est vrai, le permettent ainsi, et on n'a pas toujours la joie, comme dans *Tartufe*, de faire

(1) Act. I, sc. 4.

connaissance d'un seul coup, et sans s'en apercevoir, pour ainsi dire, avec tous les personnages qu'on va rencontrer. Bien des poëtes, et des plus grands, on usé en pareil cas des facilités que l'usage leur donnait. Nous passerions donc volontiers condamnation si l'auteur avait prouvé ailleurs, dans le reste de sa pièce, de véritables qualités dramatiques. Mais il est évident qu'il n'a aucune entente de la scène. Il ne sait comment mettre ses personnages en présence. Ils vont, viennent, entrent, sortent, sans prétexte ni raison, et ne se rencontrent que par l'effet du hasard, cette providence des vaudevillistes dont l'imagination est à court. En réalité, c'est lui seul, ce dieu des rencontres inopinées, qui conduit toute l'action, sans plan très arrêté, bien entendu, puisqu'il est de son essence même de n'en point avoir. Grâce à ses fantaisies illogiques, les personnages qui se cherchent ont peu de chance de se retrouver ; en revanche, ceux qui se fuient sont assurés de se rencontrer. Citons-en un seul exemple. Nous avons vu que tant que Merlin est seul à veiller sur les jeunes filles il s'acquitte si bien de sa tâche qu'il les empêche d'avoir avec leurs amants une entrevue de quelque durée. Voilà Orgon revenu, au lieu d'un Argus à la maison, il y en a deux, la surveillance est plus stricte que jamais; de leur côté les jeunes filles n'ont plus aucune raison d'essayer de la tromper, elles ont congédié des soupirants qu'elles n'aiment pas ; pourquoi tenter de les revoir ? Et cependant les voilà qui rouvrent la porte qu'elles avaient elles-mêmes fermée, et contre toute vraisemblance, vont au devant du chevalier et du marquis, qu'elles accusent, écoutent, pardonnent, tout à leur aise cette fois, et sans que personne les dérange. La pièce est pleine de contradictions de ce genre, on peut même dire qu'elle en est faite. On y va de surprises en surprises. Les événements ne s'y poursuivent pas logiquement, ils se succèdent ; il en résulte que les scènes se juxtaposent plus qu'elles ne s'enchaînent, aussi, quel que puisse être l'agrément de l'imprévu, on souffre un peu du défaut de suite.

Il serait moins sensible si à certains moments on pouvait se

retrouver, et se recueillir. Les scènes principales ont précisément cet effet; elles marquent dans une action un ou plusieurs moments où la situation, préparée par des scènes antérieures et moins importantes se définit et se développe. L'attention lassée s'y arrête et s'y réveille.

Notre auteur ne sait pas, lui, ce que c'est qu'une scène principale. Sait-il même ce que c'est qu'une scène ? Il n'y voit que l'entrevue de deux ou plusieurs personnages, qui finit quand un ou plusieurs de ces personnages quitte son ou ses interlocuteurs, à qui il n'a plus rien à dire.

Un d'eux coupe alors court à la conversation par un :

Adieu, je vais rentrer, restez tous deux ici (1).

ou l'annonce de quelqu'un qui survient et à qui il faut céder la place :

Mais Clarisse et sa sœur reviennent en ces lieux (2).

Le hasard qui amène les scènes les termine aussi. L'auteur ne se doute évidemment pas que cette division en scènes n'est pas artificielle, mais logique ; que chacune d'elles forme un ensemble qui a son commencement, son milieu et sa fin, où rien ne peut être ni supprimé, ni transposé.

D'une façon générale, il ne connaît de la composition dramatique que les règles extérieures ; il sait qu'une bonne pièce a cinq actes et doit être suffisamment embrouillée, mais il n'a pas vu que cet imbroglio apparent a ses lois. En revanche, tous les petits moyens dont se sert un auteur dans l'embarras pour communiquer avec le public par exemple, lui sont familiers. L'emploi des monologues lui a paru particulièrement facile, et il en abuse sans compter ; il y rejette tout ce qu'il ne peut pas mettre ailleurs, des récits, des indications sur la marche des événements, des réflexions qui eussent été délicates à présenter au cours des scènes, et que les personnages, une fois sans témoins, expriment sans réserve, c'est-à-dire sans

(1) Act. IV, 4.
(2) Act. IV, 5.

que l'auteur soit obligé de leur donner une forme un peu ingénieuse.

Les *apartés* sont également très nombreux. Une anecdote raconte que La Fontaine en désapprouvait l'usage, et que Molière et Boileau lui démontrèrent par l'exemple qu'il avait tort. Si vraiment il est l'auteur de la pièce, il faut croire que l'argumentation de ses amis l'avait pleinement convaincu, car dans cette comédie on compte au moins une soixantaine de ces *apartés*, quelquefois jusqu'à six ou sept dans une même scène.

Mais La Fontaine n'a rien à voir ici, et parce qu'il n'a pas complètement réussi au théâtre, on n'est pas en droit de lui attribuer toutes les pièces mal faites qui sont anonymes. Bien d'autres que lui ont montré sur la scène de son temps leur inexpérience ; il y montrait du moins, lui, en même temps des qualités que l'auteur de notre pièce n'a jamais eues, la fécondité et la variété.

En somme il est visible que, le sujet une fois trouvé, l'auteur a été fort embarrassé de remplir ses cinq actes. Il n'avait qu'un personnage, Frontin, soit qu'il n'en ait pu imaginer qu'un, soit qu'il ait négligé les autres de parti-pris au profit de celui-là. En tous cas l'erreur était grave. On ne fait pas une pièce aussi longue avec un seul personnage, quel qu'il soit, héros ou coquin. Pas un acteur ne suffirait à remplir le rôle. Il faut que d'autres tiennent la scène et occupent l'attention pendant qu'il souffle, et si le public s'endort dans l'intervalle, il sera fort difficile de le réveiller.

Et puis la loi des contrastes ne s'applique pas au théâtre. Un personnage ne paraît pas d'autant plus grand que ceux qui l'entourent sont plus petits. Ce voisinage, au contraire, le diminue. Il est évident en effet qu'à la scène comme dans la nature, l'homme restera au niveau de ce qui l'environne. Il ne se mettra point en frais d'esprit s'il n'a affaire qu'à des sots, ni en quête de stratagèmes extraordinaires s'il se trouve dans une situation très simple. C'est précisément pour cela qu'a été inventé le système de la crise, qui consiste à placer un per-

sonnage dans une situation difficile parce qu'alors, suivant le cas, toutes les violences de sa passion ou toutes les ressources de son esprit devront être mises en jeu.

L'auteur n'a compris ce système qu'à moitié. Il s'ingénie à composer à son valet une position presque inextricable, à lui créer des obstacles tout autour de lui, et il n'imagine pas de lui donner un adversaire de quelque valeur. Orgon n'est pas là, Clitandre et Cléon sont aveuglés par leur amour. Reste Merlin, mais quoi qu'il dise et pense de lui-même, ce n'est qu'un nigaud.

Passe encore que sa présomption l'aveugle au début. Mais en se voyant entouré de pièges et d'intrigues, il devrait ouvrir les yeux, au contraire sa crédulité va croissant. Il rôde, il rôde éternellement, survient une première, une deuxième, une troisième, une sixième fois sans trouver d'autre moyen de surveillance que cette ronde de geôlier niais.

Aussi on ne se demande pas s'il sera trompé, on se demande pourquoi et comment il ne l'est pas plus tôt, dès le 2e acte, et si l'on a quelque inquiétude, ce n'est pas de savoir comment la pièce finira, c'est de savoir comment elle pourra continuer.

Elle dure cependant bien longtemps, grâce à Frontin qui, de son côté, ne se met point en peine. Comme Merlin, peut-être en le voyant, il se répète, lui aussi, avec une déplorable monotonie. Il ment une première, une deuxième, une troisième, une dernière fois, sans que ce dernier mensonge soit plus ingénieux que le premier; il est comme lui facile, mais banal. Frontin n'est pas un virtuose de l'art, c'est un habile coquin qui se tire d'affaire, mais sans grâce et sans esprit. Il n'a aucun souci de s'amuser ni de nous amuser. Ce n'est pas le renard de la fable, c'en serait plutôt le chat, qui n'a qu'un seul tour dans son sac, très-sûr, il est vrai, mais, somme toute, ce n'en est qu'un et une pièce aussi longue demande un peu de variété. Ici il n'y en a aucune : les ressources même que le sujet offrait ont été négligées. Voici par exemple deux jeunes filles : Céliante et Clarice; il fallait évidemment marquer entre elles sinon un contraste, au

moins quelque différence. Nous nous attendions à trouver l'une emportée, ardente, l'autre calme et plutôt rêveuse. En admettant qu'elles fussent toutes deux amoureuses, on peut l'être de tant de façons qu'une même passion prenait chez ces deux tempéraments opposés deux formes très-distinctes. Au contraire on nous les montre si bien pareilles que leurs amants seuls les reconnaissent, Frontin lui-même les confond.

Le chevalier et le marquis n'étant point parents, avaient, eux, moins de raisons encore de se ressembler ; et cependant ils sont de même caractère, peut-être de même figure. Tous deux amoureux, tous deux discrets, tous deux jaloux, tous deux confiants, ils parlent ou se taisent, s'emportent ou se calment de la même façon et pour les mêmes causes, ce ne sont point des beaux-frères, ce sont des frères, et si l'auteur n'avait pris soin de faire l'un chevalier, l'autre marquis, de manière qu'on pût les distinguer au moins à l'habit, on se fut certainement embrouillé dans les noms.

L'auteur s'est peut-être aperçu de ces défauts, et s'il ne les a pas corrigés, ce n'est pas qu'il ne l'ait point voulu, c'est qu'il ne l'a pas pu. Nous l'avons vu essayant de mettre dans deux scènes semblables quelque variété (1). Il a fait ainsi des efforts stériles. Sa verve ne parvient à s'échauffer et son imagination trop sèche ne lui fournit pas assez.

Rien n'est plus pénible que de le voir ainsi essayant de forcer son talent, c'est alors qu'il ne fait rien avec grâce. S'il essaie de plaisanter, il devient immédiatement bouffon et grotesque, Il n'y a dans ces quatre-vingts pages ni une scène, ni un couplet, ni peut-être une phrase qui soit vraiment comique. Le valet seul se permet de temps en temps quelques saillies, elles sont généralement du plus mauvais goût. Nous avons eu l'occasion d'en citer déjà, en voici d'autres: Frontin raconte à Merlin qu'il s'est blessé en tombant de cheval :

Mon corps trop diligent a regagner la terre .
Est rudement tombé sur un gros tas de pierre

(1) Voyez page 296.

Qui m'a brutalement meurtris, moulu, froissé,
Ce qui fait que je suis grieuement blessé.

. . . .

En arivant chez nous je compte a ce cheual
Intenter un procès deuant le senechal.

MARTHON.

Bon au lieu de plaider songez à vous refaire.
Vous payeriez encor les depens de l'affaire.
Le juge et le cheual, ne le scauez-vous pas,
Sons sujet tous les deux à faire de faux pas. (1)

Ailleurs Frontin console le chevalier :

Vous n'estes point aimé ; mais du sexe apres tout
Le caprice et l'instant font varier le gout.
Oui le cœur feminin est une giroüette,
Lorsque l'on le croit fixe, il fait la piroüette,
Qu'il annonce l'orage il vien un coup de vens.
Lestes, on le voit tourner, et voila le beau tems.
Sur la je conclus d'apres l'astrologie,
Que le beau tems toujours revient après la pluie. (2)

Où est la bonhomie railleuse et fine de La Fontaine? ce n'est pas là son rire, c'est une grimace qui lui ressemble à peine, et dans toute cette pièce, sauf quelques vers que le grand poète avouerait, je ne retrouve pas un trait de son esprit. Il n'en serait pas ainsi si la pièce était de lui ; on porte, où qu'on aille son caractère ; et quelque genre qu'il traite, un auteur un peu original y marque sa personnalité. Celle de La Fontaine est partout dans ce qu'il écrit, dans son théâtre comme dans le reste de ses œuvres, et il suffit d'en feuilleter quelques pages pour y retrouver la trace des qualités éminentes dont il a fait preuve ailleurs.

Certes nous ne voulons point entreprendre une apologie en règle de ce théâtre ; il est décidé qu'on ne le lit plus, et la cause serait perdue d'avance. Et cependant il serait facile de prouver

(1) Act. IV. sc. 4.
(2) Act. V. sc. 2.

avec quelques pages de Daphné, de l'Astrée même, que le grand poète lors même qu'il se sentait gêné par les exigences scéniques et contrarié par les caprices d'un collaborateur tyrannique, ne perdait rien dans ces embarras de la fraîcheur de son imagination et de la grâce inimitable de son style. En revanche on peut fouiller les pièces les plus faibles, l'Eunuque ou Ragotin, on n'y relevera aucun des vilains défauts que nous venons de constater ici, stérilité, sécheresse, pauvreté, défauts de tempérament qui tiennent à l'homme et non au genre, et qui n'ont jamais été ceux de La Fontaine.

Il y a telle pièce de son théâtre qui n'est qu'un long tour de force, comme Clymène, qui étonne aujourd'hui encore les plus délicats des connaisseurs, effrayés de l'effort qu'elle a dû coûter. M. de Banville a écrit sur cette pièce une page lyrique; il se demande qui oserait après La Fontaine reprendre un même sujet jusqu'à huit fois pour le traiter chaque fois sur un ton différent. Voilà une seule et simple histoire d'amour que chaque Muse à son tour chante et arrange à sa fantaisie, sans que le poète se répète jamais. Mais Clymène, dira-t-on, n'est pas une comédie, ce n'est qu'un divertissement poétique comme l'auteur l'avoue lui-même. C'est vrai. Cherchons donc dans le théâtre proprement dit.

Nous y trouvons d'abord des opéras, l'Astrée, Galatée etc., et dans toutes ces pièces il y a des vers qui comptent parmi les plus beaux qui soient jamais sortis de la plume de La Fontaine. Ce sont des refrains comme le chœur des bergers dans Galatée, qui sont aussi vivement écrits qu'harmonieusement rhythmés.

Pluton a son heure
Ainsi que l'amour,
Il faut que tout meure,
Que tout aime un jour,
L'une et l'autre cour
En sujets abonde,
Deux rois sont au monde
Pluton et l'amour, etc.

C'est dans Daphné dont on a tant médit que se trouve la jolie chanson de Momus :

Que vous êtes reprenante,
        Gouvernante,
Laissez-nous causer en paix.
Laissez la jeunesse rire,
        Elle inspire
Toujours d'innocents secrets.
Je crois que vous êtes sage,
        A votre âge
On le doit être ou jamais,
Vingt ou trente ans de veuvage,
        C'est dommage,
Ont refroidi vos attraits etc.,

Ailleurs dans les comédies véritables on retrouvera les traits d'observation fine, de sagesse railleuse qui sont au fond de l'esprit du fabuliste.

Ouvrons par exemple ce petit acte charmant dont un long succès a consacré la valeur et qui s'appelle « le Florentin. » Si La Fontaine ne l'a fait seul, il en est du moins l'auteur principal et on sait ce qu'il a tiré de cette donnée si simple.

Le sujet, pris dans l'ensemble, n'était pas sans analogie avec celui de notre pièce. Là aussi un brutal, nommé Harpajesme, tient enfermée une jeune fille, sa pupille Hortense, qu'il veut, malgré les conseils de sa mère Agathe, épouser contre son gré. Pour déjouer ses plans l'amant de la jeune fille, Timante, s'est entendu avec Marinette suivante d'Hortense, et le malheureux Harpajesme va de mécompte en mécompte. Une première fois, voulant ruser pour obtenir de la jeune fille une confession plénière, il apprend d'elle qu'elle adore Timante, et quand le jaloux pense se venger en s'emparant de l'amant à l'aide d'un piège qu'il place sur son chemin, c'est lui-même qui, trahi par son serrurier, est pris dans la machine comme un rat dans une trappe.

Le sujet est d'une farce, l'intrigue presque d'une comédie,

tant elle est logiquement conçue et habilement menée. Les personnages, très-vivants, sont aussi très-vrais.

Harpajesme est un bourru, mais qui a ses raisons pour être défiant, puisqu'il veut épouser sa pupille, personne assez rebelle et en somme fort malicieuse, tandis qu'Orgon n'a aucun motif pour enfermer des filles aussi sages et aussi insignifiantes que les siennes. Timante est un véritable amant, rusé comme un Italien. Agathe parle comme la sagesse. Marinette est une servante endiablée. Voyez la scène où elle refuse les présents de Timante et feint le dévouement pour Harpajesme :

MARINETTE

Allez au diable, allez !
Pour qui me prenez-vous et quelle est vôtre attente ?
Mercy diantre ! Ai-je l'air d'une fille intrigante ?

HARPAJESME

Que vois-je ?

TIMANTE

Hé ! Marinette, un mot, écoute-moi !

MARINETTE

Ne m'approchez pas !

HARPAJESME

Bon !

TIMANTE

Cent loüis sont pour toi ;
Les voila.

MARINETTE

Je n'ai point une ame interessée.

TIMANTE

Quoi !...

MARINETTE

Ces poings puniront vôtre infame pensée,
Si vous restez.

TIMANTE

Hortense est commise à tes soins ;
Pour m'obliger, rends-lui ce billet sans témoins.

HARPAJESME *se jette sur la lettre*

Ah ! ah ! perturbateur du repos du ménage,
Tu veux donc la seduire et me faire un outrage

Timante, *l'épee à la main*

Redonne-moi la lettre, ou ce fer que tu vois...

Harpajesme

Barthelemi, Christophle, Ignace, Ambroise, à moi !

SCÈNE III

HARPAJESME, AGATHE, MARINETTE

Marinette

Comme il fuit !

Harpajesme

Il fait bien, car cette mienne épée,
Dans son infame sang alloit être trempée ;
Mais de le voir ici me voila tout outré :
Comment est-il venu, comment est-il entré ?

Marinette

J'étois là-bas au frais quand je l'ai vû paroître ;
Je suis soudain rentrée, il m'a suivie en traître,
Me disant qu'il vouloit m'enrichir pour toujours ;
Que je prisse le soin de servir ses amours;
Et faisant succeder les effets aux paroles,
Il m'a voulu couler dans la main cent pistoles.
Mais j'aurois moins souffert s'il avoit mis dedans,
Ou des cailloux glacez ou des charbons ardens,
Je créve quand je pense aux offres insolentes...

Harpajesme

Ah ! ma mère ! voila la perle des servantes !
Embrasse-moi, ma fille...

Quelle verve dans cette perfidie, et comme Marinette joue avec entrain les traîtresses ! Marthon auprès d'elle est bien terne dans une situation à peu près semblable.

Marthon, *à part*

Notre intendant s'auance,
Ne pouvant le tromper, gagnons sa confiance.

Haut, au marquis

Je ne puis accepter votre commision,
Sans auoir pris conseil de l'intendant d'Orgon,
Je vais de votre amour dès cet instant l'instruire

Eh... (*presantant le marquis a Merlin qui s'est auancé jusqu'a eux*)
Monsieur a, dit-il, quelques chosse a vous dire.

Le marquis apperceuant Merlin

à part. La cruelle.

Marthon, *à Merlin et au marquis*

Le sort vous rassemble en ses lieux,

Au marquis en lui faisant une profonde reuerence

Souffrez que je vous fasse humblement mes adieux (1).

Et c'est tout. Point de remerciements de Merlin, point de conclusion, on ne voit pas le résultat, on le devine ; l'auteur ne sait pas pousser la situation jusqu'au bout pour en tirer les éléments comiques qu'elle peut renfermer.

Ce ne sont pas les seuls morceaux qu'on puisse rapprocher. La scène que nous avons citée entre le marquis et Frontin ressemble à celle où Marinette parle des procédés d'Harpajesme. Mais quelle différence entre les deux descriptions ! L'une est une caricature burlesque, l'autre un portrait, un peu chargé sans doute, mais un portrait, si bien que par moments la farce semble plus raisonnable que la comédie.

D'un bout à l'autre elle est fort plaisante, mais le rire en est fin ; c'est celui dont parle M. Taine, qui aiguise l'intelligence et fait découvrir des idées fines, le rire des vieux conteurs, qui remplissent leurs fabliaux de vérités sur ce qui les entoure. Dans tout La Fontaine, en grattant un peu le rieur, on trouve le moraliste bonhomme, qui tire en passant une leçon des événements. C'est Agathe, ici, qui est chargée de moraliser à la dérobée, et avec quel bon sens elle s'en acquitte ! Comme elle a vite fait justice des utopies d'Harpajesme et prédit, en des vers pittoresques, le dénouement qui ne peut tarder. Dans le « Valet de deux maîtres », je cherche en vain un rôle analogue. Marthon semble le prendre un moment, elle l'abandonne aussitôt. Merlin, Orgon entassent les vaines précautions, personne n'est là pour leur dire comment « ils seront trompés sûrement dans leur compte » et que

(1) Act. II, sc. 4.

Bouleverser l'ordre des éléments,
Sur les flots irrités voguer contre les vents,
Fixer selon ses vœux la volage fortune,
Arrêter le soleil, aller prendre la lune,
Tout cela se feroit beaucoup plus aisément
Que soustraire une femme aux yeux de son amant,
Dussent-ils la garder avec un soin extrême,
Quand elle ne veut pas se garder elle-même (1).

Personne ici ne parle au nom de la sagesse pratique, c'est que La Fontaine n'est pas là. Il n'eût pu s'empêcher de dire, au nom de l'expérience, leur fait à ces sots.

C'est là peut-être, de toutes les raisons que nous avons déjà données, celle qui indique le plus sûrement que La Fontaine n'a pas collaboré à la pièce que nous étudions. On peut admettre, à la rigueur, que, le sujet lui convenant peu, le cadre l'embarrassant, il a pu, dans un moment de faiblesse, perdre la richesse de son imagination; on se demande au contraire pour quelle raison il aurait un moment renoncé aux principes de conduite qui faisaient le fond de sa philosophie, ou comment, s'il n'y avait pas renoncé, il n'aurait pas consacré un seul vers à ce qui était la morale de cette fable.

Mais nous arrivons à des preuves plus décisives. La notice que nous avons citée a beau parler de l'identité des formes de style observée dans les autres comédies, et qui se retrouve ici, il nous a été impossible de découvrir rien dans l'expression de la pensée qui trahisse le génie de La Fontaine. Son style cependant est facile à reconnaître, il ne ressemble à aucun autre. Certes, il change avec les sujets et n'est pas dans les *Troqueurs* ce qu'il est dans les *Deux Pigeons*. Sublime parfois, il est souvent simple, quelquefois même vulgaire, mais il reste toujours pittoresque, imagé, original. C'est une voix qui se hausse et se baisse, mais c'est toujours la même voix.

Dans notre pièce, au contraire, le style est partout d'une

(1) Flor., sc. 3.

médiocrité uniforme. Il devient peut-être un peu plus trivial quand le valet a la parole, il est incapable de s'élever. Dans ces centaines de vers on relève, en cherchant bien, une vingtaine de phrases assez bien tournées, comme celle-ci :

Qui remplit ses devoirs mérite qu'on l'estime. —
C'est avec volupté que mon cœur le déteste. —
Je marque au chevalier de ne plus me revoir
Et je sers votre amour, le mien et le devoir, — etc.

Sauf ces quelques passages, le dialogue se prolonge en phrases ternes et froides qui lassent bientôt l'attention. Parfois, quand on croirait que le ton va s'élever, c'est une chute brusque et soudaine. Ainsi nous voici parvenus au moment où Clarice et Céliante se sont lu les billets galants qui ont si malencontreusement changé d'adresse. L'échange terminé, leur chagrin va s'exhaler en plaintes lyriques, ou du moins s'exprimer en quelques vers bien tournés ; il les faut pour finir la scène et peindre la situation. Mais l'auteur ne les trouve pas :

Clarice

Que d'amour ! Ha ! pourquoy ? — Souffrez que je vous quitte,
Je vais cacher, ma sœur, le trouble qui m'agitte.

Céliante

Toutes deux dans nos cœurs cessons de penetrer,
Nos malheurs sons communs... *je vais aussy rentrer.*

Il eut presque mieux valu que cette grande douleur fut muette; l'imagination du spectateur eût fait le reste.

La langue n'a ni plus de hardiesse ni plus de bonheur que le style : elle n'ose rien et ne trouve rien. Celle de La Fontaine a une saveur particulière ; elle est facilement reconnaissable à la vivacité et à la facilité des tours, à l'originalité des images, à la présence de nombreux archaïsmes qui rappellent Marot et les vieux conteurs dont le fabuliste faisait ses délices. Celle de notre pièce est la langue banale des écrivains médiocres de la fin du xvii[e] et du commencement du xviii[e] siècle, langue pauvre et terne que l'on a pris trop souvent pour celle des classi-

ques et qui n'est que celle de leurs imitateurs. Elle ne fournit à aucune remarque, et ne mérite aucune étude.

La versification au contraire nous donne des renseignements très-précieux pour la solution de la question qui nous occupe. Disons tout de suite que les vers de notre poète n'ont rien de commun avec ces vers de Lafontaine si libres d'allure, qui, lorsqu'ils sont obligés de marcher d'un pas uniforme, se rattrapent en allant de droite et de gauche. Ce ne sont point des libertés que ceux-ci se permettent ; ce sont des infractions aux règles les plus connues de la poétique et de la prosodie.

Ces fautes sont très-nombreuses. Mais beaucoup ne sont qu'apparentes et sont dues aux singulières habitudes orthographiques de l'auteur, il est très-facile de les corriger. Ainsi voici des vers trop longs :

Je le sens s'aug*ue*menter par ce charme divin (1)
Les obstacles qu'Orgon oppos*ent* a notre flamme (2)
Mais ma sœur est-encor*e* d'une indocilité (3)
On est sur*e* d'être aimé quand on est genereux (4)
Pres de mes filles. Eh. Mais, en allant les surprendre. (5)

Il suffit de lire dans le 1er *s'augmenter*, dans le 2e *oppose*, dans le 3e *encor*, dans le 4e *sur*, et dans le 5e on peut supposer qu'un des deux mots *eh* ou *mais* a été copié par mégarde, et le supprimer.

De même il y a des vers trop courts.

Mes maitres a la fois m'envoyent à Passy. (6)
Sur la je conclus d'après l'astrologie... (7)

Dans le second vers on peut rétablir un *et*, *et sur là*, je conclus etc. ; le premier a été corrigé, on avait d'abord écrit :

(1) Act. I. sc. 2.
(2) Act. II. sc. 6.
(3) Act. IV. sc. 2.
(4) Act. IV. sc. 5.
(5) Act. IV. sc. 11.
(6) Act. I. sc. 1.
(7) Act. V. sc. 2.

Mes deux maitres a la fois m'envoyent a Passy.

L'auteur s'est aperçu que le vers n'avait pas de césure, il l'a changé sans recompter les syllabes ; c'est une simple inattention, il y en a beaucoup de semblables.

Mais voici des irrégularités tout autres, d'abord des hiatus : ... sors d'ic*y a* l'instant. Celui-ci peut encore s'excuser, il y en a de pareils dans La Fontaine. En voici un plus bizarre.

Dont je suis depuis peu devenu*s* amoureux.

Le moyen de le corriger est original. C'est celui de la chanson populaire :

Il fut porté-z-en terre
Par quatre-z-officiers.

L'auteur se fait d'autant moins scrupule de l'employer qu'il ajoute une *s* partout où cela lui plaît. A-t-il affaire à une seconde personne de verbe, il l'écrit en général avec une *s*.

Us*es* en. Dans mon cœur le courage succede (1).

Mais si la présence de cette consonne menace d'allonger un peu trop son vers, il la supprime.

Cet homme dont tu parl*e* est, je crois, l'intendant (2).

A la rime mêmes abus. Il supprime ou ajoute l's suivant les besoins.

De mille traits de flamme*s*
— L'amour dès cet instant vint embrasser nos ames (3).
Vous pourriez leur causser des revolutions
— Je cours les preuenir... pour leurs instruction*s* (4).
Mon corps trop diligent a regagner la terre
Est rudement tombé sur un gros tas de pierre (5)

(1) Act. I, sc. 2.
(2) Acte II, sc. 7.
(3) Acte I, sc. 2.
(4) Acte IV, sc. 11. Cf. la tirade citée p. 322.
(5) Acte IV, sc. 3.

Tous autres à ma place en serais effrayez
Vous voyez mon sang froy.
Lépine aura jasez (1)

Ce dernier exemple est déjà curieux. Il est évidemment impossible de mettre le premier vers au singulier :

Tout autre à ma place en seroit effrayé.

Il serait trop court, il faut le laisser tel qu'il est et constater que l'auteur ajoute indistinctement un s au participe singulier ou pluriel. Ce n'est rien encore, le participe étant de sa nature un mot variable qui prend l's en certains cas. Mais pour les besoins de la versification c'est le verbe lui-même ici qui reçoit l'*s* à la 3[e] personne du singulier, quelquefois du pluriel. Versaille*s* doit rimer avec vaille, on écrit vaille*s*:

Toujours vailles que vaille*s*
Je diray mon avis.
En allant à Versailles, (2) etc...

Il n'est pas jusqu'à l'infinitif qui ne devienne variable dans le voisinage d'un mot pluriel.

Par exemple d'avoir recu ces officiers
Est de celle (3) qu'on a peine a justifie*rs*. (4)

Pour les mêmes raisons des mots masculins deviennent féminins et réciproquement :

A leur sort je me lie
De ses petits tallens il faut tirer parti*e* (5).

Voilà donc bien des fautes, énormes sans doute et dans lesquelles on voudrait voir des négligences. Mais il ne saurait être question ici de l'inattention d'un copiste. Le manuscrit

(1) Acte III, sc. 5.
(2) Act. I. sc. 2.
(3) Des imprudences.
(4) Acte IV, sc. 9.
(5) Je ne sache pas qu'à aucun moment le mot *parti* avec son sens spécial, se soit écrit de la sorte.

qu'on transcrivait portait ou bien justifier sans *s*, alors le vers était faux, ou bien avec un *s* alors c'était une monstruosité grammaticale. De toute façon le seul coupable c'est l'auteur, et je demande à quel moment de sa vie Lafontaine a ignoré qu'un pluriel ne rimait pas avec un singulier ou que l'infinitif était un mot invariable. Cette pièce est, nous le verrons, postérieure à 1660, et à cette époque La Fontaine payait en vers sa pension à Fouquet. La payait-il en vers incorrects ?

Cette argumentation nous paraît concluante, et nous n'y insisterions point si nous ne savions que, quoique nous ayons dit tout-à-l'heure, on sera tenté d'attribuer à un scribe maladroit la responsabilité des fautes que nous venons de relever. Il paraîtra étrange que l'auteur d'une pièce en cinq actes ait eu de ces ignorances. Et puis les copistes ont mauvaise réputation, il se peut que le nôtre ait pris dans l'original des vers avec leur rédaction primitive, insuffisamment effacés, et qu'il les ait accouplés à d'autres avec lesquels ils ne rimaient pas. Cette hypothèse expliquerait tout, aussi l'avons-nous examinée longuement, mais en somme on ne peut l'appuyer d'aucune raison sérieuse.

Nous avons bien retrouvé ça-et-là quelques lapsus, métathèses de mots, omissions, transpositions de lettres, fausses lectures, qui trahissent le copiste qui lit vite et qui transcrit d'une main distraite. Ainsi : *ne l'étoigne pas* = *ne t'éloigne pas* ; *ectale* = *éclate* ; *location* = *l'ocasion*, etc. (1) Mais la présence de ces fautes prouve simplement qu'il y a eu transcription, elle n'indique pas que le transcripteur soit autre que l'auteur. Tous les jours en recopiant des textes soit imprimés soit de notre propre main nous en commettons de semblables.

En outre nous avions quelque peine à croire que l'orthographe fantastique dont nos citations ont déjà donné quelques spécimens fût celle du poète lui-même. Les règles les plus élémentaires de la flexion n'y sont point observées : on trouve je *concoit*, à côté de *j'ais*, et de *je faits,* tu *doit* pour tu dois, il

(1) Un certain nombre de fautes analogues ont été corrigées lors d'une seconde lecture.

recois, il *aurois* pour il reçoit il auroit; vous *trouvés*, vous *laissé* au lieu de vous trouvez, vous laissez; ils *sons*, ils *vons*, ils *allarmes*, ils *détermine* au lieu de ils sont, ils vont, ils allarment, ils déterminent. Les genres, les nombres sont confondus. On rencontre *chaque* au singulier s'accordant avec *instants* au pluriel et réciproquement *toutes* avec *esperance* au singulier. L'usage de l'apostrophe est inconnu ou mal connu. Qu'à devient qua, d'eux = deux, c'est = cest, d'où = dou, s'accomplissent = sa complice, et réciproquement rappelle = r'appelle, naître = n'aître, langage = l'angage. Les mots les plus simples sont défigurés : peu = peut, soupçons = soubsons, date = datte, l'abondance = la bondance, d'accord = dacorps, etc., etc.

Certes, quelque flottante qu'ait été l'orthographe au XVII[e] siècle, comme les manuscrits des écrivains et les querelles des spécialistes en font foi, il est étrange de rencontrer de pareilles confusions. Mais le versificateur qui faisait rimer officiers avec justifier était-il incapable de ces bévues ? S'il ne connaissait qu'imparfaitement la prosodie quelle raison a-t-on de supposer qu'il avait étudié plus à fond la grammaire ? Cette orthographe est bien la sienne, car le manuscrit est de sa main.

Ce qui le prouve d'une façon péremptoire, ce sont les nombreuses corrections dont il est plein. Il a subi une révision détaillée et il y a peu de pages où l'on ne trouve quelques vers barrés. Or si l'on examine, et cela n'est point difficile, car la première leçon peut se lire encore sous le trait qui la recouvre, si, dis-je, on examine quelques-unes de ces corrections, on s'aperçoit que le plus souvent, presque toujours même il ne s'agit ni d'une orthographe fautive, ni d'une faute de copie à rectifier, mais bien d'un mot, d'une phrase, d'une tirade même à changer Ce n'est pas la transcription, c'est le texte lui-même que l'on corrige.

Quelques exemples suffiront à le prouver : ainsi, acte 1, sc. 2. Le texte portait d'abord :

LE CHEVALIER.

Je croy te l'auoir dit, je suis de Normandie,
Ou deumeure mon pere ainsy que mes parens

FRONTIN.

Bon. Clitandre et Cléon sons tous les deux normands.

LE CHEVALIER.

Prend pitié de mon sort. Sy ton inteligence
Pouvoit... tu peut compter sur ma réconnoisance.

L'idée d'insérer une plaisanterie est venue à l'auteur et il ajoute :

LE CHEVALIER.

A Paris auant peu je compte voir mon pere,
Pour s'y rendre il n'attend que la fin d'une affaire.

FRONTIN.

De le voir arriver ne vous flatez jamais.

LE CHEVALIER.

Pourquoy ?

FRONTIN.

Il est normand, il plaide.

LE CHEVALIER.

Un prompt succes...

FRONTIN.

Un prompt succes, Monsieur, et dans la Normandie
C'est pour deshonorer plaideurs, juges et patrie.

LE CHEVALIER.

Cesse de plaisanter. Rempli de mon amour,
Je veux m'en ocuper le reste de ce jour.
Si tu peut me seruir par ton inteligence
Tu dois tous esperer de ma reconnoisance.

Puis on s'est ravisé et dans la rédaction définitive écrite sur un feuillet collé à la cire, tous les vers intercalés sont omis.

A la page suivante c'est-à-dire quelques vers plus loin ; on avait d'abord :

FRONTIN.

Pres d'elle avec plaisir j'accepte de l'employ.
Une reflection vien me glacer d'effroy.

LE CHEVALIER.

Quelle est-elle, dit dont.

FRONTIN.

Votre adjoint de voyage.

Ces vers ne plaisant plus à l'auteur, il refait les derniers et commence :

Le sort de votre amour,

Puis il barre cet hémistiche, et écrit en place du vers : *Une réflexion*, etc. :

Au succès de vos vœux, oui, mon cœur s'intéresse.

Le chevalier répondait :

Je te suis obligé.

Et Frontin :

Comptez...

Mais à ce moment, un vers masculin ayant été supprimé, le dernier vers masculin qui précède n'a plus de rime, on lui en donne une en ajoutant ce vers :

En ce cas la, monsieur, je la retien pour moy.

Puis nouvel embarras. Les vers reconstitués sont féminins, ceux qui suivent aussi. L'auteur s'en aperçoit et supprime ceux qu'il avait si laborieusement refaits. Dans la rédaction définitive on a :

En ce cas là, monsieur, je la retien pour moy,
Près d'elle auec plaisir j'accepte de l'employ,
A servir votre amour desormais je m'engage...
Mais ce jeune officier vien me porter ombrage.

Le premier vers seul est changé. Nous pourrions multiplier ces citations ; ces deux là suffisent, croyons nous, à montrer en quoi consiste le travail de correction dont nous parlions. C'est l'auteur qui tâtonne ainsi, qui retouche cà et là, et non un simple réviseur.

Or, *toutes* les corrections ainsi introduites, celles qui sont écrites sur des feuilles séparées comme celles moins impor-

tantes qui se trouvent entre les lignes sont de la même main qui a copié le texte.

Il y en a bien quelques unes qui au premier abord semblent d'une écriture étrangère, les caractères sont plus petits, plus grêles surtout, quelquefois même plus penchés. Mais leur forme est bien la même. Les différences, minimes du reste, qu'on remarque sont dues à des changements de plume et d'encre et si à certains endroits les lettres se raccourcissent un peu, c'est qu'il n'y a pas de place pour les allonger dans l'interligne. Nos lecteurs pourront du reste vérifier à l'aide du *fac-simile* que nous donnons l'exactitude de nos allégations et se convaincre après nous que la main qui corrige le ms. est bien celle qui l'a écrit.

Or nous venons de voir que ces corrections sont des corrections d'auteur. Faut-il donc supposer qu'il les a fait faire sous sa dictée par un secrétaire. Mais on ne fait point raturer deux et trois fois le même vers par l'intermédiaire d'un secrétaire. Beaucoup de ces changements sont presque insignifiants, ils portent sur un mot qu'on déplace ou qu'on remplace :

Auprès de ce château dont *voicy* l'avenue.

Au lieu de *tu vois* l'avenue.

Je n'ai jamais *connus* les tourmens de l'amour.

Au lieu de je n'ai jamais *sentis*, etc. (1). On n'emprunte pas pour si peu une main étrangère. Ce sont là des retouches de détail que l'on fait soi-même en relisant, ou même quand on transcrit.

Cela est si vrai que souvent l'auteur n'avait encore qu'à moitié copié un vers qu'il le barrait ; en transcrivant celui-ci, il s'est aperçu d'un hiatus :

(1) Cf. Act. I. sc. 4. Ces murs pour les amants sous un *nouvel* appas. (*nouvel* au lieu de *perfide* — sc. 3 ; *Quoy* ! servir en *ces* lieux sans qu'ils en scachent rien deux maitres amoureux au lieu de : servir en *mêmes* lieux. — sc. 2. Je le sens s'auguementer par ce charme divin *je* vais braver l'Argus, les rivaux, le destin. L'auteur remplace *je* par *et*, puis il se ravise et rétablit *je*. On pourrait citer une masse de ces corrections peu importantes.

Oui j'ay déjà pourvu à notre logement,

mais comme il l'a remarqué en copiant le premier hémistiche, il a barré *déjà* et intercalé : Monsieur, sur la ligne même.

Oui, j'ay (déjà) pourvu, Monsieur, à notre logement.

En même temps qu'il transcrivait, il corrigeait son texte. Le manuscrit que nous possédons est un autographe.

Si on admet sur ce point nos conclusions, la question est tranchée. L'écriture large et un peu grosse que nous avons ici ne ressemble en rien à celle de Lafontaine ; la pièce n'est donc pas de lui, nous en avons la preuve matérielle.

Resterait à déterminer de qui elle peut être. Mais les données nous manquent pour une si difficile étude. Nous n'avons guère relevé dans le manuscrit ou la pièce elle-même que des indications très vagues qui, pour de plus érudits que nous, auront peut-être leur valeur.

1° Il nous semble que l'auteur n'est pas un Parisien, au moins à en juger par son orthographe, parfois toute phonétique, et qui indique une prononciation très dure, presque germanique. Il écrit chaisse = chaise, aisse = aise, embrasser = embraser, usser = user, heureusse = heureuse, russe = ruse, fatiquer = fatiguer, ficure = figure, equillonne = aiguillonne, font faire = vont faire; en revanche, il adoucit les fortes, éclaircissement devient éclaircisement, il viendra te le rendre = de le rendre, etc.

2° Le manuscrit a l'apparence d'un manuscrit du commencement du XVIIIe siècle ; l'écriture a tous les caractères de celle de cette époque.

On trouve du reste dans la pièce une allusion, une seule, aux choses du temps, qui permettra peut-être de la dater. Le valet dit, à la 2e scène de l'acte premier :

Oui, j'ay pourvu, monsieur, a notre logement,
Et de plus j'ay fait choix d'un logis agreable
Près les eaux...; c'est, dit-on, un sejour adorable.
Oui, c'est la q'une femme, exilant son mary,
Est en quartier d'autonne avec son fauory.

La fille y fait l'essai des douceurs du menage,
Et la veuve y joüit des plaisirs du veuvage.
La nimphe, que deffraye un epais financier,
Partage ses biens faits auec un officier.
Partout on voit reigner la joye et l'abondance,
Et les eaux de Passy sont celles de jouvence.

L'aventure est-elle réelle; a-t-elle fait quelque bruit? Serait-il possible d'en connaître l'héroïne?

En tous cas, l'allusion à la vogue dont jouissent les eaux est déjà significative. Quelques recherches, très incomplètes il est vrai, que nous avons pu faire à ce sujet, recherches qui n'eussent pas abouti sans la très aimable intervention de M. Sicard, bibliothécaire de la Faculté de médecine de Lyon, nous ont appris que les sources minérales de Passy ont été découvertes successivement, les premières en 1658, les dernières en 1719. Les eaux des premières sources, analysées par Duclos et Bourdelin, ont été reconnues pour avoir peu de vertu. Les chimistes, qui ne s'étaient pas entourés sans doute de toutes les précautions nécessaires, y avaient trouvé du plâtre venu d'une carrière ou d'un chantier voisin. Leurs conclusions sont, il est vrai, combattues par Gyvri et Lemery, qui n'y trouvent aucune trace gypseuse, mais leur accordent «une vertu purgative, des qualités résolutives, désobstruantes et toniques». En tout cas, leur efficacité fut très discutée, et des textes formels constatent quelles avaient peu de réputation. Geoffroy dit « qu'elles sont dans un état assez négligé ». Lémery, dans un mémoire de 1701, nous apprend « qu'elles ne sont pas fort en vogue », et « qu'il serait impossible de donner une longue liste des guérisons qu'elles ont faites », et il désire que l'extrême commodité où elles seraient à cause du voisinage de Paris « attire sur elles l'attention ».

Vingt ans plus tard les choses changent. De nouvelles eaux sont découvertes qui font beaucoup parler d'elles. Remeaume, qui les examine, les compare aux eaux de Forges et les estime « incisives, apéritives, purgatives, rafraîchissantes, astringentes ou toniques », etc., etc. La Faculté nomme des commis-

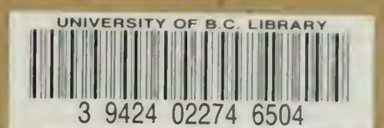
saires qui concluent dans le même sens. Une nouvelle enquête a lieu sur l'ordre du roi; bref, les eaux ont la vogue; en 1752, elles seront célèbres, suivant Trévoux. Passy devient une station à la mode, où bientôt les plus grandes dames auront leurs salons d'été. Cette fortune commence dans les vingt premières années du XVIII[e] siècle ; l'auteur de notre pièce doit en avoir été témoin et être vraisemblablement de cette époque (1).

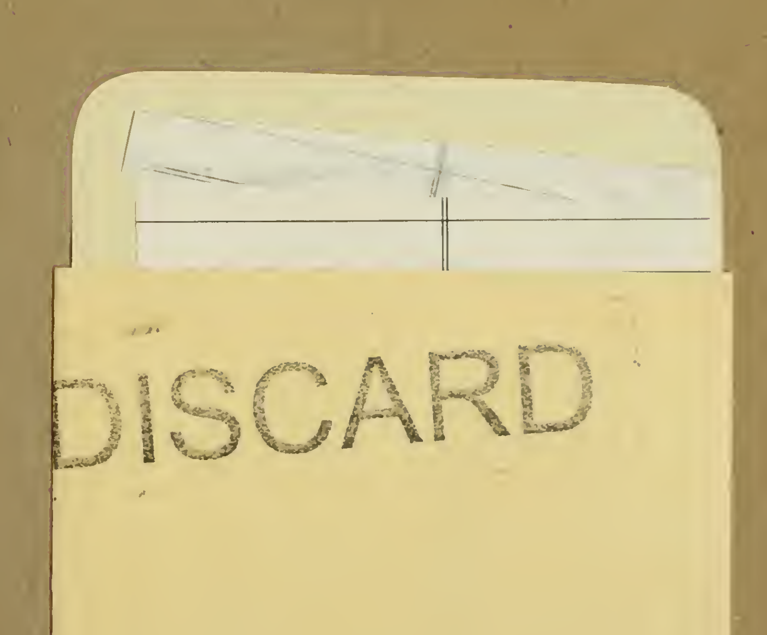
Mais nous n'avons rien trouvé qui pût nous indiquer son nom. Peut-être même n'y a-t-il pas grand intérêt à le chercher, une réponse toute négative suffit ici; l'important était de dégager la responsabilité de La Fontaine (2).

(1) Voir sur cette question des eaux de Passy : James, *Diction. de Méd.*. trad. Diderot, V. *Acad. Roy. des Sciences*, I, 29, Svedenborg Ferri, p. 366. *Mém. Acad. Sciences royales*, IV, 86. *Hist. Ac. R. Sc.*, 1701, 62. *Journ. des Sav.*, 1704, p. 326. *Hist. Ac. Roy. Sc.*, 1720, p. 42. Moullin, *Mém. de Trevoux*, 1723, p. 333, année 1726, p. 306. *Mém. Ac. Roy. Sciences*, 1726, p. 306.

(2) D'autres pourront du reste reprendre les recherches, car la pièce paraîtra très prochainement dans l'édition du Théâtre de la Fontaine que nous donnons chez Et. Charavay et qui est sous presse depuis longtemps.

Laval. — Imp. et Stér. E. JAMIN, rue de la Paix.


UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 02274 6504


DISCARD

